

CONSTANTIN-FRANÇOIS
VOLNEY

**VOYAGE EN ÉGYPTÉ
ET EN SYRIE - TOME 2**

Constantin-François Volney
Voyage en Égypte
et en Syrie - Tome 2

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=34283104
Voyage en Égypte et en Syrie - Tome 2:

Содержание

ÉTAT POLITIQUE DE LA SYRIE	4
CHAPITRE I	4
CHAPITRE II	35
CHAPITRE III	36
CHAPITRE IV	54
CHAPITRE V	62
Конец ознакомительного фрагмента.	97

Constantin-François de Chasseboef Volney Voyage en Égypte et en Syrie - Tome 2

ÉTAT POLITIQUE DE LA SYRIE

CHAPITRE I

**Précis de l'histoire de Dâher, fils d'Omar, qui
a commandé à Acre depuis 1750 jusqu'en 1776**

LE chaik *Dâher* qui, dans ces derniers temps, a causé de si vives inquiétudes à la *Porte*, était d'origine arabe, de l'une de ces tribus de *Bédouins* qui se sont habituées sur les bords du *Jourdain* et dans les environs du lac de *Tabarié* (ancienne *Tibériade*). Ses ennemis aiment à rappeler que dans sa jeunesse il conduisait des chameaux; mais ce trait, qui honore son esprit en faisant concevoir l'espace qu'il sut franchir, n'a rien d'incompatible avec une naissance distinguée: il est, et sera toujours dans les mœurs

des princes arabes de s'occuper de fonctions qui nous semblent viles. Ainsi que je l'ai déjà dit, les chaïks guident eux-mêmes leurs chameaux, et soignent leurs chevaux, pendant que leurs filles et leurs femmes broient le blé, cuisent le pain, lavent le linge, et vont à la fontaine, comme au temps d'Abraham et d'Homère; et peut-être cette vie simple et laborieuse fait-elle plus pour le bonheur que l'oisiveté ennuyée et le faste rassasié, qui entourent les grands des nations policées. Quant à *Dâher*, il est constant que sa famille était une des plus puissantes du pays. Après la mort d'*Omar* son père, arrivée dans les premières années du siècle, il partagea le commandement avec un oncle et deux frères. Son domaine fut *Safad*, petite ville et lieu fort dans les montagnes au nord-ouest du lac de *Tabarié*. Peu après, il y ajouta *Tabarié* même. C'est lui que Pocoke¹ y trouva en 1737, occupé à se fortifier contre le pacha de Damas, qui peu auparavant avait fait étrangler un de ses frères. En 1742, un autre pacha, nommé *Soliman-el-âdm*, l'y assiégea et bombarda la place, au grand étonnement de la Syrie, qui même aujourd'hui connaît peu les bombes². Malgré son courage, *Dâher* était aux abois, lorsqu'un incident heureux et, dit-on, prémédité, le tira d'embarras. Une colique violente et subite emporta *Soliman* en deux jours. *Asàd-el-âdm*, son frère et son successeur, n'eut pas les mêmes raisons ou les mêmes dispositions pour continuer la guerre, et *Dâher*

¹ Tome III, page 204.

² J'ai vu des lettres de Jean-Joseph Blanc, négociant d'*Acre* qui se trouvait au camp de *Soliman* à cette époque, et qui en donnait des détails.

fut tranquille du côté des Ottomans. Mais son caractère remuant et les chicanes de ses voisins lui donnèrent d'autres affaires. Des discussions d'intérêt le brouillèrent avec son oncle et son frère. Plus d'une fois on en vint aux armes, et *Dâher* toujours vainqueur, jugea à propos de terminer ces tracasseries par la mort de ses concurrents. Alors revêtu de toute la puissance de sa maison, et absolument maître de ses forces, il ouvrit une plus grande carrière à son ambition. Le commerce qu'il faisait, selon la coutume de tous les gouverneurs et princes d'Asie, lui avait fait sentir l'avantage qu'il y aurait à communiquer immédiatement avec la mer. Il avait conçu qu'un port entre ses mains serait un marché public, où les étrangers établiraient une concurrence favorable au débit de ses denrées. *Acre*, situé à sa porte et sous ses yeux, convenait à ses desseins: depuis plusieurs années, il y faisait des affaires avec les comptoirs français. *Acre*, à la vérité, n'était qu'un monceau de ruines, un misérable village ouvert et sans défense. Le pacha de Saïde y tenait un aga et quelques soldats qui n'osaient se montrer en campagne. Les Bédouins y dominaient, et faisaient la loi jusqu'aux portes. La plaine, jadis si fertile, n'était qu'une vaste friche, où les eaux croupissaient, et par leurs vapeurs empestaient les environs. L'ancien port était comblé, mais la rade de *Haïfa*, qui en dépend, offrait un avantage si précieux, que *Dâher* se décida à en profiter. Il fallait un prétexte: la conduite de l'aga ne tarda pas de l'offrir. Un jour que l'on avait débarqué des munitions de guerre destinées contre le chaïk, il marcha brusquement vers *Acre*, prévint l'aga par une lettre menaçante

qui lui fit prendre la fuite, et entra sans coup férir dans la ville, où il s'établit; cela se passait vers 1749. Il avait alors environ 63 ans. L'on pourra trouver cet âge bien avancé pour de tels coups de main; mais si l'on observe qu'en 1776, à 90 ans, il montait encore hardiment un cheval fougueux, on-jugera qu'il était bien plus jeune que cet âge ne semble le comporter. Cette démarche hardie pouvait avoir des suites; il les avait prévues, et il se hâta de les prévenir: sur-le-champ il écrivit au pacha de Saïde; et lui représentant que ce qui s'était passé de lui à l'aga, n'était qu'une affaire personnelle, il protesta qu'il n'en était pas moins le sujet très-soumis du sultan et du pacha; qu'il paierait le tribut du district qu'il avait occupé, comme l'aga même; qu'en outre il s'engageait à contenir les Arabes, et qu'il ferait tout ce qui pourrait convenir pour rétablir ce pays ruiné. Le plaidoyer de *Dâher*, accompagné de quelques mille sequins, fit son effet dans les divans de Saïde et de Constantinople: on reçut ses raisons, et on lui accorda tout ce qu'il voulut.

Ce n'est pas que la Porte fût la dupe des protestations de *Dâher*: elle est trop accoutumée à ce manège pour s'y méprendre; mais la politique des turcs n'est point de tenir leurs vassaux dans une stricte obéissance; ils ont dès long-temps calculé que s'ils faisaient la guerre à tous les rebelles, ce serait un travail sans relâche, une grande consommation d'hommes et d'argent, sans compter les risques d'échouer souvent, et par-là de les enhardir. Ils ont donc pris le parti de la patience; ils temporisent³; ils

³ Les Arabes ont à ce sujet un proverbe singulier qui peint bien cette conduite:

suscitent des voisins, des parents, des enfants; et plus tôt ou plus tard, les rebelles qui suivent tous la même marche, subissent le même sort, et finissent par enrichir le sultan de leurs dépouilles.

De son côté, *Dâher* ne s'en imposa pas sur cette bienveillance apparente. *Acre* qu'il voulait habiter, n'offrait aucune défense, l'ennemi pouvait le surprendre par terre et par mer: il résolut d'y pourvoir. Dès 1750, sous prétexte de se faire bâtir une maison, il construisit à l'angle du nord sur la mer, un palais qu'il munit de canons. Puis, pour protéger le port, il bâtit quelques tours; enfin, il ferma la ville du côté de terre, par un mur auquel il ne laissa que deux portes. Tout cela passa chez les Turcs pour des *ouvrages*, mais parmi nous on en rirait. Le palais de *Dâher* avec ses murs hauts et minces, son fossé étroit et ses tours antiques, est incapable de résistance: quatre pièces de campagne renverseraient en deux volées, et les murs et les mauvais canons que l'on a guindés dessus à 50 pieds de hauteur. Le mur de la ville est encore plus faible; il est sans fossé, sans rempart, et n'a pas 3 pieds de profondeur. Dans toute cette partie de l'Asie, on ne connaît ni bastions, ni lignes de défenses, ni chemins couverts, ni remparts, rien en un mot de la fortification moderne. Une frégate montée de trente canons bombarderait toute la côte sans difficulté; mais comme l'ignorance est commune aux assaillants et aux assaillis, la balance reste égale.

Après ces premiers soins, *Dâher* s'occupa de donner au pays une amélioration qui devait tourner au profit de sa propre

puissance. Les Arabes de Saqr, de Muzainé et d'autres tribus circonvoisines avaient fait désert⁴er les paysans par leurs courses et leurs pillages: il songea à les réprimer; et employant tantôt les prières ou les menaces, tantôt les présents ou les armes, il parvint à rétablir la sûreté dans la campagne. L'on put semer, sans voir son blé dévoré par les chevaux; l'on recueillit, sans voir enlever son grain par les brigands. La bonté du terrain attira des cultivateurs; mais l'opinion de la sécurité, ce bien si précieux à qui a connu les alarmes, fit encore plus. Elle se répandit dans toute la Syrie; et les cultivateurs musulmans et chrétiens, partout vexés et dépouillés, se réfugièrent en foule chez *Dâher*, où ils trouvaient la tolérance religieuse et civile. *Cypre* même désolée par les vexations de son gouverneur, par la révolte qui en avait été la suite, et par les atrocités dont *Kîor* pacha⁴ l'expiait; *Cypre* vit désert⁴er une colonie de Grecs à qui *Dâher* donna, sous les murs d'*Acre*, des terrains dont ils firent des jardins passables. Des Européens qui trouvèrent un débit de leurs marchandises, et les denrées pour leurs retraits, accoururent faire des établissements; les terres se défrichèrent; les eaux prirent un écoulement; l'air se purifia, et le pays devint salubre et même agréable.

D'autre part, *Dâher* renouvelait ses alliances avec les grandes tribus du désert, chez lesquelles il avait marié ses enfants. Il y voyait plus d'un avantage; car d'abord il s'assurait, en cas de

⁴ 'Quand *Kîor* pacha vint en *Cypre*, il prit nombre de rebelles, et les fit précipiter du haut des murs sur des crampons de fer où ils restaient accrochés jusqu'à ce qu'ils expirassent dans les tourments qu'on peut imaginer.

disgrâce, un refuge inviolable. En second lieu, il contenait, par ce moyen, le pacha de Damas, et il se procurait des chevaux de race, dont il eut toujours la passion au plus haut point. Il caressait donc les chaïks d'*Anazé*, de *Sardié*, de *Sagr*, etc. C'est alors qu'on vit pour la première fois dans *Acre* ces petits hommes secs et brûlés, extraordinaires même aux Syriens. Il leur donnait des armes et des vêtements: pour la première fois aussi le désert vit ses habitants porter des culottes, et au lieu d'arcs et d'arquebuses à mèche, prendre des fusils et des pistolets.

Depuis quelques années, les *Motouâlis* inquiétaient les pachas de Saïde et de Damas, en pillant leurs terres et en refusant le tribut. *Dâher*, concevant le parti qu'il pouvait tirer de ces alliés, intervint d'abord comme médiateur dans les démêlés: puis, pour accommoder les parties, il offrit d'être caution des *Motouâlis*, et de payer leur tribut. Les pachas qui assuraient leur fonds, acceptèrent, et *Dâher* ne crut pas faire un marché de dupe, en s'assurant l'amitié d'un peuple qui pouvait mettre dix mille cavaliers sur pied.

Cependant ce chaïk ne jouissait pas tranquillement du fruit de ses travaux. Pendant qu'il avait à redouter au dehors les attaques d'un suzerain jaloux, son pouvoir était ébranlé à l'intérieur par des ennemis domestiques, presque aussi dangereux. Suivant la mauvaise coutume des Orientaux, il avait donné à ses enfants des gouvernements, et les avait placés loin de lui dans des contrées qui fournissaient à leur entretien. De cet arrangement il résulta que ces chaïks se voyant enfants d'un grand prince,

voulurent tenir un état proportionné: les dépenses excédèrent les revenus. Eux et leurs agents vexèrent les sujets: ceux-ci se plaignirent à *Dâher*, qui gronda; les flatteurs envenimèrent les deux partis. L'on se brouilla, et la guerre éclata entre le père et les enfants. Souvent les frères se brouillaient entre eux: autre sujet de guerre. D'ailleurs le chaik devenait vieux; et ses enfants, qui calculaient d'après un terme ordinaire, voulaient anticiper sa succession. Il devait laisser un héritier principal de ses titres et de sa puissance: chacun briguaît la préférence, et ces brigues étaient un sujet de jalousie et de dissension. Par une politique rétrécie, *Dâher* favorisait la discorde: elle pouvait avoir l'avantage de tenir ses milices en haleine, et de les aguerrir; mais outre que ce moyen causait mille désordres, il eut encore l'inconvénient d'entraîner une dissipation de finances qui força de recourir aux expédients: il fallut augmenter les douanes; le commerce surchargé se ralentit. Enfin ces guerres civiles portaient aux récoltes une atteinte toujours sensible dans un état aussi borné.

D'autre part, le divan de Constantinople ne voyait pas sans chagrin les accroissements de *Dâher*; et les intentions que ce chaik laissait percer, excitaient encore plus ses alarmes. Elles prirent une nouvelle force par une demande qu'il forma. Jusqu'alors il n'avait tenu ses domaines qu'à titre de fermier, et par bail annuel. Sa vanité s'ennuya de cette formule: il avait les réalités de la puissance, il voulut en avoir les titres: il les crut peut-être nécessaires pour en imposer davantage à ses enfants et à ses sujets. Il sollicita donc vers 1768, pour lui et pour

son successeur, une investiture durable de son gouvernement, et demanda d'être proclamé *chaik d'Acre, prince des princes, commandant de Nazareth, de Tabarié, de Safad, et chaik de toute la Galilée*. La Porte accorda tout à la crainte et à l'argent; mais cette fumée de vanité éveilla de plus en plus sa jalousie et son animosité.

Elle avait d'ailleurs des griefs trop répétés; et quoique *Dâher* les palliât, ils avaient toujours l'effet d'entretenir la haine et le désir de la vengeance. Telle fut l'aventure du célèbre pillage de la caravane de la Mekke en 1757. Soixante mille pèlerins dépouillés et dispersés dans le désert, un grand nombre détruits par le fer ou par la faim, des femmes réduites en esclavage, un butin de la plus grande richesse, et surtout la violation sacrilège d'un acte de religion; tout cela fit dans l'empire une sensation dont on se souvient encore. Les Arabes spoliateurs étaient alliés de *Dâher*; il les reçut à *Acre*, et leur permit d'y vendre leur butin. La Porte lui en fit des reproches amers; mais il tâcha de se disculper et de l'apaiser, en envoyant le pavillon blanc du prophète.

Telle fut encore l'affaire des corsaires maltais. Depuis quelques années ils infestaient les côtes de Syrie; et, sous le mensonge d'un pavillon neutre, ils étaient reçus dans la rade d'*Acre*: ils y déposaient leur butin, et y vendaient les prises faites sur les Turks. Quand ces abus se divulgèrent, les musulmans crièrent au sacrilège. La Porte informée tonna. *Dâher* protesta ignorance du fait; et pour prouver qu'il ne favorisait point un commerce aussi honteux à l'état et à la religion, il arma deux

galiotes, et les mit en mer avec l'ordre apparent de chasser les Maltais. Mais le fait est que ces galiotes ne firent point d'hostilités contre les Maltais, et servirent au contraire à communiquer en mer avec eux, loin des témoins. *Dâher* fit plus: il prétexta que la rade de *Haïfa* était sans protection, que l'ennemi pouvait s'y loger malgré lui; et il demanda que la Porte bâtit un fort, et le munît aux frais du Sultan; l'on remplit sa demande; et quelque temps après, il fit décider que le fort était inutile; il le rasa, et en transporta les canons de bronze à *Acre*.

Ces faits entretenaient l'aigreur et les alarmes de la Porte. Si l'âge de *Dâher* la rassurait, l'esprit remuant de ses enfants, et les talents militaires d'*Ali*, l'aîné d'entre eux, l'inquiétaient; elle craignait de voir se perpétuer, s'agrandir même, une puissance indépendante. Mais constante dans son plan ordinaire, elle n'éclatait point, elle agissait en dessous; elle envoyait des capidjis; elle stimulait les brouilleries domestiques, et opposait des agents capables du moins d'arrêter les progrès qu'elle redoutait.

Le plus opiniâtre de ces agents fut cet *Osman*, pacha de Damas, que nous avons vu jouer un rôle principal dans la guerre d'*Ali-bek*. Il avait mérité la bienveillance du divan, en décelant les trésors de *Soliman* pacha, dont il était *mamlouk*. La haine personnelle qu'il portait à *Dâher*, et l'activité connue de son caractère, déterminèrent la confiance en sa faveur. On le regarda comme un contre-poids propre à balancer *Dâher*; en conséquence on le nomma pacha de Damas en 1760; et pour lui donner plus de force, on nomma ses deux enfants aux pachalics

de Tripoli et de Saïde; enfin, en 1765, on ajouta à son apanage Jérusalem et toute la Palestine.

Osman seconda bien les vues de la Porte; dès les premières années il inquiéta *Dâher*; il augmenta les redevances des terrains qui relevaient de Damas. Le chaïk résista; le pacha fit des menaces, et l'on vit que la querelle ne tarderait pas de s'échauffer. Osman épiait le moment de frapper un coup qui terminât tout; il crut l'avoir trouvé, et la guerre éclata.

Tous les ans le pacha de Damas fait dans son gouvernement ce qu'on appelle *la tournée*⁵, dont le but est de lever le miri ou impôt des terres. Dans cette occasion, il mène toujours avec lui un corps de troupes capable d'assurer la perception. Il imagina de profiter de cette circonstance pour surprendre *Dâher*; et se faisant suivre d'un corps nombreux, il prit sa route à l'ordinaire, vers le pays de Nâblous. *Dâher* était alors au pied d'un château où il assiégeait deux de ses enfants; le danger qu'il courait était d'autant plus grand, qu'il se reposait sur la foi d'une trêve avec le pacha. Son étoile le sauva. Un soir, au moment qu'il s'y attendait le moins, un courrier tartare⁶ lui remet des lettres de Constantinople; *Dâher* les ouvre, et sur-le-champ il suspend toute hostilité, dépêche un cavalier vers ses enfants, et leur marque qu'ils aient à lui préparer à souper à lui et à trois suivants; qu'il a des affaires de la dernière conséquence pour eux tous à leur communiquer.

⁵ Cela se pratique dans la plupart des grands pachalics dont les vassaux sont peu soumis.

⁶ Ce sont des Tartares qui font l'office de courriers en Turquie.

Dâher avait un caractère connu, on lui obéit. Il arrive à l'heure convenue; l'on mange gaiement; à la fin du repas, il tire ses lettres et les fait lire; elles étaient de l'espion qu'il entretenait à Constantinople, et elles portaient: «Que le sultan l'avait trompé par le dernier pardon qu'il lui avait envoyé; que dans le même temps il avait délivré un *kat-chérif*⁷ contre sa tête et contre ses biens; que tout était concerté entre les trois pachas, Osman et ses enfants, pour l'envelopper et le détruire lui et sa famille; que le pacha marcherait en forces vers Nâblous pour le surprendre, etc.» On juge aisément de la surprise des auditeurs; aussitôt de tenir conseil: les opinions se partagent; la plupart veulent qu'on marche en forces vers le pacha; mais l'aîné des enfants de *Dâher*, Ali, qui a laissé dans la Syrie un souvenir célèbre de ses exploits, Ali représenta qu'un corps d'armée ne pourrait se transporter assez vite pour surprendre le pacha; qu'il aurait le temps de se mettre à couvert; que l'on aurait la honte d'avoir violé la trêve; qu'il n'y avait qu'un coup de main qui pût convenir, et qu'il s'en chargeait. Il demanda cinq cents cavaliers; on le connaissait; on les lui donna. Il part sur-le-champ, marche toute la nuit, se repose à couvert pendant le jour; et la nuit suivante il fait tant de diligence, qu'à l'aube du jour il arrive à l'ennemi. Les Turks, selon leur usage, dormaient épars dans leur camp, sans ordre et sans gardes; Ali et ses cavaliers fondent le sabre à la main, taillent

⁷ Ce mot, qui signifie *noble-seing*, est une lettre de proscription conçue en ces termes: *Un tel, qui es l'esclave de ma sublime Porte, va vers un tel, mon esclave, et rapporte sa tête à mes pieds, au péril de la tienne.*

à droite et à gauche tout ce qui se présente; les Turks s'éveillent en tumulte; le nom d'*Ali* répand la terreur, tout s'enfuit en désordre. Le pacha n'eut pas même le temps de passer sa fourrure: à peine était-il hors de sa tente, lorsque Ali y arriva; on saisit sa cassette, ses châles, ses pelisses, son poignard, son nerguil⁸, et pour comble de succès, le *noble-seing* du sultan. De ce moment la guerre fut ouverte, et selon les mœurs du pays, on la fit par incursions et par escarmouches, où les Turks eurent rarement l'avantage.

Les frais qu'elle entraîna épuisèrent bientôt les coffres du pacha; pour y subvenir, il eut recours au grand expédient des Turks. Il rançonna les villes, les villages, les corps et les particuliers; quiconque fut soupçonné d'avoir de l'argent, fut appelé, sommé, bâtonné, dépouillé. Ces vexations causèrent une révolte à *Ramlé* en Palestine, dès la première année qu'il en eut la ferme. Il l'étouffa par d'autres vexations plus odieuses et plus meurtrières. Deux ans après, c'est-à-dire en 1767, les mêmes traitements firent révolter *Gaze*; il les renouvela à *Yâfa*, en 1769, et là, entre autres, il viola le droit des gens dans la personne de l'agent de Venise, Jean Damiani, vieillard respectable, à qui il fit donner une torture de 500 coups de bâton sur la plante des pieds, et qui ne conserva un reste de vie qu'en rassemblant de sa fortune et de la bourse de tous ses amis, une somme de près de 60,000 livres qu'il compta au pacha. Ce genre d'avanies est habituel en Turquie; mais comme elles n'y sont pas ordinairement

⁸ Pipe à la persane, composée d'un grand flacon plein d'eau, où la fumée se purge avant d'arriver à la bouche.

si violentes ni si générales, celles-ci poussèrent à bout les esprits. On murmura de toutes parts; et la Palestine, enhardie par le voisinage de l'Égypte révoltée, menaça d'appeler un protecteur étranger.

Ce fut en ces circonstances qu'Ali-bek, conquérant de la Mekke et du Saïd, tourna ses projets d'agrandissement vers la Syrie. L'alliance de *Dâher*, la guerre qui occupait les Turks contre les Russes, le mécontentement des peuples, tout favorisa son ambition. Il publia donc en 1770 un manifeste, par lequel il déclara que Dieu ayant accordé à ses armes une bénédiction signalée, il se croyait obligé d'en user pour le soulagement des peuples, et pour réprimer la tyrannie d'Osman dans la Syrie. Incontinent il fit passer à Gaze un corps de Mamlouks qui occupa Ramlé et Loudd. Ce voisinage partagea Yâfa en deux factions, dont l'une voulait se rendre aux Égyptiens; l'autre appela Osman. Osman accourut en diligence, et se campa près de la ville; le surlendemain on annonça *Dâher* qui accourait de son côté. Yâfa se croyant alors en sûreté, ferma ses portes au pacha; mais dans la nuit, pendant qu'il préparait sa fuite, un parti de ses gens se glissant le long de la mer, entra par le défaut du mur dans la ville, et la saccagea. Le lendemain *Dâher* parut, et ne trouvant point les Turks, il s'empara sans résistance de Yâfa, de Ramlé et de Loudd, où il établit des garnisons de son parti.

Les choses ainsi préparées, Mohammad-bek arriva en Palestine avec la grande armée au mois de février 1771, et se rendit le long de la mer auprès du chaik à Acre. Là, ayant effectué

sa jonction avec douze ou treize cents Motouâlis commandés par Nâsif, et quinze cents Safadiens commandés par *Ali*, fils de *Dâher*, il marcha en avril vers Damas. On a vu ci-devant comment cette armée combinée battit les forces réunies des pachas, et comment, maître de Damas et près d'occuper le château, Mohammad-bek changea tout à coup de dessein, et reprit la route du Kaire. Ce fut dans cette occasion que le ministre de *Dâher*, *Ybrahim-Sabbar*, n'ayant reçu pour explication, de la part de Mohammad, que des menaces, lui écrivit, au nom du chaik, une lettre de reproches, qui devint par la suite la cause ou le prétexte d'une nouvelle querelle. Cependant *Osman*, de retour à Damas, recommença ses vexations et ses hostilités. S'imaginant que *Dâher*, étourdi du coup qui venait de le frapper, n'était pas sur ses gardes, il projeta de le surprendre dans Acre même. Mais à peine était-il en route, que *Ali-Dâher* et *Nâsif*, informés de sa marche, se proposèrent de lui rendre le change; en conséquence ils partent des environs d'Acre à la dérobée; et apprenant qu'il est campé sur la rive occidentale du lac de *Houlé*, ils arrivent sur lui à l'aube du jour, s'emparent du pont de *Yaquoub*, qu'ils trouvent mal gardé, et fondent le sabre à la main dans son camp, qu'ils remplissent de carnage. Ce fut, comme à l'affaire de *Nâblous*, une déroute générale; les Turks, pressés du côté de la terre, se jetèrent vers le lac, espérant le traverser à la nage; mais dans l'empressement et la confusion de cette foule, les chevaux et les hommes s'embarrassant mutuellement, l'ennemi eut le temps d'en tuer un grand nombre; une autre partie

plus considérable périt dans les eaux et dans les boues du lac. On crut que le pacha avait subi ce dernier sort; mais il eut le bonheur d'échapper sur les épaules de deux noirs qui le passèrent à la nage. Sur ces entrefaites, le pacha de Saïde, *Darouich*, fils d'Osman, avait engagé les Druzes dans sa cause, et quinze cents *Oqqâls* étaient venus sous la conduite d'*Ali-Djambalat*, renforcer sa garnison. D'autre part, l'émir *Yousef*, descendu dans la vallée des *Motouâlis* avec 25,000 hommes, mettait tout à feu et à sang. *Ali-Dâher* et *Nâsif*, ayant appris ces nouvelles, tournèrent sur-le-champ de ce côté. Le 21 octobre 1771, arriva l'affaire où un corps avancé de 500 *Motouâlis* mit les Druzes en déroute; leur fuite porta la terreur dans Saïde, où ils furent suivis de près par les *Safadiens*. *Ali-Djambalat*, désespérant de défendre la ville, l'évacua incontinent; ses *Oqqâls* en se retirant la pillèrent; les *Motouâlis* la trouvant sans défense, y entrèrent et la pillèrent à leur tour. Enfin, les chefs apaisèrent le pillage, et en prirent possession pour *Dâher*, qui établit *motsallam* ou *gouverneur*, un Barbaresque appelé *Degnizlé*, renommé pour sa bravoure.

Ce fut alors que la Porte, effrayée des revers qu'elle essuyait et de la part des Russes, et de la part de ses sujets rebelles, fit proposer à *Dâher* la paix à des conditions très-avantageuses. Pour l'y faire consentir, elle cassa les pachas de Damas, de Saïde et de Tripoli; elle désavoua leur conduite, et fit solliciter le chaik de se réconcilier avec elle. *Dâher*, âgé de 85 à 86 ans, voulait y donner les mains pour terminer en paix sa vieillesse; mais son ministre, *Ybrahim*, l'en détourna: il espérait qu'*Ali-bek* viendrait l'hiver

suivant conquérir la Syrie, et que ce Mamlouk en céderait une portion considérable à *Dâher*. Il voyait dans cet agrandissement futur de la puissance de son maître, un moyen d'accroître sa fortune particulière et d'ajouter de nouveaux trésors à ceux que son insatiable avarice avait déjà entassés. Séduit par cette brillante perspective, il rejeta les propositions de la Porte, et se prépara à pousser la guerre avec une nouvelle activité.

Tel était l'état des affaires, lorsque l'année suivante éclata, en février, la révolte de Mohammad-bek contre Ali-bek. Ybrahim se flatta d'abord qu'elle n'aurait aucune suite; mais bientôt la nouvelle de l'expulsion d'Ali et de son arrivée à Gaze, en qualité de fugitif et de suppliant, vint le désabuser. Ce coup releva le courage de tous les ennemis de *Dâher*. La faction des Turks dans Yâfa en profita pour reprendre l'ascendant. Elle s'appropriâ les effets qu'avait déposés la flottille de Rodoan; et aidée par un chaik de Nâblous, elle fit révolter la ville, et s'opposa au passage des Mamlouks. Les circonstances devinrent d'autant plus critiques, que l'on parlait de l'arrivée prochaine d'une grosse armée turke, assemblée vers Alep. Il semblait que *Dâher* ne dût pas s'éloigner d'Acre; mais comptant que sa diligence ordinaire pourvoirait à tout, il marcha vers *Nâblous*, châtia les rebelles en passant: et ayant joint Ali-bek au-dessous de *Yâfa*, il l'amena sans obstacle à Acre. Après une réception telle que la dicte l'hospitalité arabe, ils marchèrent ensemble contre les Turks, qui sous la conduite de sept pachas, assiégeaient Saïde, de concert avec les Druzes. Il se trouvait alors dans la rade de *Haïfa* des

vaisseaux russes, qui, profitant de la révolte de *Dâher*, faisaient des provisions: le chaik négocia avec eux; et moyennant une somme de 600 bourses, il les engagea à seconder par mer ses opérations. Son armée, dans cette circonstance, pouvait consister en 5 ou 6,000 cavaliers safadiens et motouâlis, auxquels se joignirent les huit cents Mamlouks d'Ali et environ 1,000 piétons barbaresques. Les Turks, au contraire, et les Druzes réunis, pouvaient se monter à 10,000 cavaliers et 20,000 paysans. A peine eurent-ils appris l'arrivée de l'ennemi, qu'ils levèrent le siège, et se retirèrent au nord de la ville, non pour fuir, mais pour y attendre *Dâher* et lui livrer le combat. Il s'engagea en effet le lendemain avec plus de méthode que l'on n'en eût vu jusque-là. L'armée turke, s'étendant de la mer au pied des montagnes, se rangea par pelotons à peu près sur la même ligne. Les *Oqqâls* à pied étaient sur le rivage dans des haies de nopals et dans des fosses qu'ils avaient faites pour empêcher une sortie de la ville. Les cavaliers occupaient la plaine par groupes assez confus; vers le centre et un peu en avant, étaient huit canons de 12 et de 24, la seule artillerie dont on eût encore usé en rase campagne. Enfin, au pied des montagnes, et sur leur penchant, était la milice druze, armée de fusils, sans retranchemens et sans canons. Du côté de *Dâher*, les Motouâlis et les Safadiens se rangèrent sur le plus grand front possible, et tâchèrent d'occuper autant de plaine que les Turks. A l'aile droite que commandait Nâsif, étaient les Motouâlis et les 1,000 Barbaresques à pied, pour contenir les paysans druzes. L'aile gauche, sous la conduite

d'*Ali-Dâher*, fut laissée sans appui contre les *Oqqâls*; mais on se reposait sur les frégates et sur les bateaux russes, qui avançaient parallèlement à l'armée en serrant le rivage. Au centre étaient les 800 Mamlouks, et derrière eux Ali-bek avec le vieux *Dâher*, qui animait encore les siens par son exemple et ses discours. L'affaire s'engagea par les frégates russes. A peine eurent-elles tiré quelques bordées sur les *Oqqâls*, qu'ils évacuèrent leur poste en déroute; alors les pelotons de cavaliers marchant à peu près de front, arrivèrent à la portée du canon des Turks. De ce moment, les Mamlouks, jaloux de justifier l'opinion qu'on avait de leur bravoure, se lancèrent bride abattue sur l'ennemi. Leur audace eut l'effet d'intimider les canonniers, qui, se voyant à pied entre deux lignes de chevaux, sans ouvrages et sans infanterie pour les soutenir, tirèrent précipitamment et s'enfuirent. Les Mamlouks, peu maltraités de cette volée, passèrent en un clin d'œil au milieu des canons, et fondirent tête baissée dans les pelotons ennemis. La résistance dura peu, le désordre se répandit de toutes parts; et dans ce désordre, chacun ne sachant ce qu'il avait à faire ni ce qui se passait autour de lui, fut par cette incertitude plus disposé à fuir qu'à combattre. Les pachas donnèrent l'exemple du premier parti, et dans un instant la fuite fut générale. Les Druzes, qui ne servaient la plupart qu'à regret dans la cause des Turks, profitèrent de cette déroute pour tourner le dos, et s'enfoncèrent dans leurs montagnes: en moins d'une heure la plaine fut nettoyée. Les alliés, satisfaits de leur victoire, ne s'engagèrent pas à la poursuite dans un terrain qui devient plus

difficile à mesure que l'on marche vers Baïrout; mais les frégates russes, pour punir les Druzes, allèrent canonner cette ville, où elles firent une descente, et brûlèrent trois cents maisons. Ali-bek et *Dâher*, de retour à Acre, songèrent à tirer vengeance de la révolte et de la mauvaise foi des gens de Nâblous, et des habitants de Yâfa. Dès les premiers jours de juillet 1772, ils parurent devant cette ville. D'abord ils essayèrent les voies d'accommodement; mais la faction des Turks ayant rejeté toute proposition, il fallut employer la force. Ce siège ne fut, à proprement parler, qu'un blocus, et l'on ne doit pas se figurer qu'on y suivît les règles connues en Europe. Pour toute artillerie, l'on n'avait de part et d'autre que quelques gros canons mal montés, mal établis, encore plus mal servis. Les attaques ne se faisaient ni par tranchées, ni par mines; et il faut avouer que ces moyens n'étaient pas nécessaires contre un mur sans fossés, sans remparts et sans épaisseur. On fit d'assez bonne heure une brèche, mais les cavaliers de *Dâher* et d'Ali-bek mirent peu de zèle à la franchir, parce que les assiégés avaient embarrassé le terrain de l'intérieur, de pierres, de pieux et de trous. Toute l'attaque consistait en fusillades qui ne tuaient pas beaucoup de monde. Huit mois se passèrent ainsi, malgré l'impatience d'Ali-bek, qui était resté seul commandant du siège. Enfin, les assiégés se trouvant épuisés de fatigue, et manquant de provisions, se rendirent par composition. Au mois de février 1773, Ali-bek y plaça un gouverneur pour *Dâher*, qu'il se hâta d'aller joindre à Acre. Il le trouva occupé des préparatifs nécessaires pour le faire

rentrer en Égypte, et il y joignit ses soins pour les accélérer. On n'attendait plus qu'un secours de six cents hommes qu'avaient promis les Russes, quand l'impatience d'Ali-bek le détermina à partir. *Dâher* employa toute sorte d'instances pour l'arrêter encore quelques jours, et donner aux Russes le temps d'arriver; mais voyant que rien ne pouvait suspendre sa résolution, il le fit accompagner par 1500 cavaliers, sous la conduite d'*Otmân*, l'un de ses fils. Peu de jours après (en avril 1773), les Russes amenèrent leur renfort, qui, quoique moindre qu'on ne l'avait espéré, causa un vif regret de ne pouvoir l'employer; mais ce regret fut surtout amer, lorsque *Dâher* vit son fils et ses cavaliers revenir en qualité de fuyards, lui annoncer leur désastre et celui d'Ali-bek. Il en fut d'autant plus affecté, qu'à la place d'un allié puissant par ses ressources, il acquérait un ennemi redoutable par sa haine et son activité. A son âge, cette perspective était affligeante; et il est sans doute honorable à son caractère de n'en avoir pas été plus abattu. Un événement heureux vint se joindre à sa fermeté pour le consoler ou le distraire. L'émir Yousef, contrarié par une faction puissante, avait été obligé d'invoquer le secours du pacha de Damas, pour se maintenir dans la possession de *Bairout*. Il y avait placé une créature des Turks, le ci-devant *bek Ahmed-el-Djezzâr*. A peine cet homme fut-il revêtu du commandement de la ville, qu'il résolut de s'en faire un nouveau moyen de fortune. Il commença par s'emparer de 50,000 piastres appartenantes au prince, et il déclara ouvertement ne reconnaître de maître que le sultan: l'émir, étonné de cette perfidie, demanda

en vain justice au pacha de Damas. On désavoua *Djezzâr* sans lui faire restituer sa ville. Piqué de ce refus, l'émir consentit enfin à ce qui faisait le vœu général des Druzes, et il fit alliance avec *Dâher*. Le traité en fut conclu près de *Sour*. Le chaik, charmé d'acquérir des amis aussi puissants, vint sur-le-champ avec eux assiéger le rebelle. Les frégates russes, qui ne quittaient pas ces parages depuis quelque temps, se joignirent aux Druzes, et convinrent, pour une seconde somme de six cents bourses, de canonner *Baïrout*. Cette double attaque eut le succès que l'on pouvait désirer. *Djezzâr*, malgré la vigueur de sa résistance, fut obligé de capituler: il se rendit à *Dâher* seul, et il le suivit à Acre, d'où il s'évada peu après. La défection des Druzes ne découragea pas les Turks: la Porte, comptant sur les intrigues qu'elle tramait en Égypte, reprit l'espoir de venir à bout de tous ses ennemis: elle replaça Osman à Damas, et lui confia un pouvoir illimité sur toute la Syrie. Le premier usage qu'il en fit, fut de rassembler sous ses ordres six pachas; il les conduisit par la vallée de *Beqaa*, au village de *Zahlé*, dans l'intention de pénétrer au sein même des montagnes. La force de cette armée et la rapidité de sa marche, y répandirent en effet la consternation, et l'émir Youssef, toujours timide et irrésolu, se repentait déjà d'avoir trop tôt passé du côté de *Dâher*; mais ce vieillard veillant à la sûreté de ses alliés, pourvut à leur défense. A peine les Turks étaient-ils campés depuis six jours au pied des montagnes, qu'ils apprirent qu'*Ali*, fils de *Dâher*, accourait pour les combattre. Il n'en fallut pas davantage pour les intimider. En vain leur observa-t-on qu'il

n'avait pas cinq cents chevaux, et qu'ils en avaient plus de cinq mille; le nom d'*Ali-Dâher* en imposait tellement par l'idée de son courage indomptable, que dans une nuit toute cette armée prit la fuite, et laissa aux habitants de *Zahlé* son camp plein de dépouilles et de bagages.

Après ce dernier triomphe, il semblait que *Dâher* dût respirer, et vaquer sans distraction aux préparatifs d'une défense qui chaque jour devenait plus pressante; mais la fortune avait décidé qu'il ne jouirait plus d'aucun repos jusqu'à la fin de sa carrière. Depuis plusieurs années des troubles domestiques se joignaient à ceux de l'extérieur; ce n'était même que par la distraction de ceux-ci qu'il parvenait à calmer ceux-là. Ses enfants, qui étaient déjà des vieillards, s'ennuyaient d'attendre si long-temps son héritage. Outre cette disposition qu'ils avaient eue de tout temps à la révolte, il leur était survenu des griefs qui l'avaient rendue plus dangereuse en la rendant plus légitime. Depuis plusieurs années, le chrétien *Ybrahim*, ministre du chaik, avait envahi toute sa confiance, et il en faisait un abus criant pour assouvir son avarice. Il n'osait pas exercer ouvertement les tyrannies des Turks; mais il ne négligeait aucun moyen, même malhonnête, d'amasser de l'argent. Il s'emparait de tous les objets de commerce; lui seul vendait le blé, le coton et les autres denrées de sortie; lui seul achetait les draps, les indigos, les sucres et les autres marchandises d'entrée. Avec une pareille avidité, il avait souvent choqué les prétentions et même les droits des chaiks; ils ne lui pardonnaient pas cet abus de puissance, et chaque jour, en

amenant de nouveaux sujets de plaintes, portait à de nouveaux troubles. *Dâher*, dont la tête commençait à se ressentir de son extrême vieillesse, n'usait pas des moyens propres à le calmer. Il appelait ses enfants des ingrats et des rebelles; il ne trouvait de serviteur fidèle et désintéressé qu'*Ybrahim*; cet aveuglement ne servit qu'à détruire le respect pour sa personne, et à justifier leurs mécontentemens. L'année 1774 développa les fâcheux effets de cette conduite. Depuis la mort d'*Ali-bek*, *Ybrahim* trouvant que la balance des craintes devenait plus forte que celle des espérances, avait rabattu de sa hauteur. Il ne voyait plus autant de certitude à amasser de l'argent par la guerre. Ses alliés, les Russes, sur lesquels il fondait sa confiance, commençaient eux-mêmes à parler de paix. Ces motifs le déterminèrent à la conclure; il en traita avec un capidji que la Porte entretenait à Acre. L'on convint que *Dâher* et ses enfans mettraient bas les armes; qu'ils conserveraient le gouvernement de leur pays; qu'ils recevraient les queues, qui en sont le symbole. Mais en même temps, on stipula que Saïde serait restituée, et que le chaik paierait le miri comme par le passé. Ces conditions mécontentèrent d'autant plus les enfants de *Dâher*, qu'elles furent accordées sans leur avis. Ils trouvèrent honteux de redevenir tributaires. Ils furent encore plus choqués de voir que l'on n'eût passé à aucun d'eux le titre de leur père; en conséquence, ils se révoltèrent tous. *Ali* s'en alla dans la Palestine, et se cantonna à *Habroun*; *Ahmad* et *Seïd* se retirèrent à *Nâblous*; *Otman*, chez les Arabes de *Sagr*; et le reste de l'année se passa

dans ces dissensions. Les choses étaient à ce point, lorsqu'au commencement de 1775, Mohammad-bek parut en Palestine avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Gaze se trouvant dépourvue de munitions n'osa résister. Yâfa, fière d'avoir joué un rôle dans tous les événements précédents, fut plus hardie; ses habitants s'armèrent, et peu s'en fallut que leur résistance ne fût échouer la vengeance du Mamlouk; mais tout conspira à la perte de *Dâher*. Les Druzes n'osèrent remuer; les Motouâlis étaient mécontents. Ybrahim appelait tout le monde, mais comme il n'offrait d'argent à personne, personne ne remuait: il n'eut pas même la prudence d'envoyer des provisions aux assiégés. Ils furent contraints de se rendre, et la route d'Acre resta ouverte. Aussitôt que l'on y apprit le désastre d'Yâfa, Ybrahim prit la fuite avec *Dâher* dans les montagnes du Safad. *Ali-Dâher*, qui comptait sur des conventions passées entre lui et Mohammad-bek, prit la place de son père; mais bientôt reconnaissant qu'il était trompé, il prit la fuite à son tour, et les Mamlouks furent maîtres d'Acre. Il était difficile de prévoir les bornes de cette révolution, lorsque la mort inopinée de son auteur vint tout à coup la rendre nulle et sans effet. La fuite des Égyptiens ayant laissé libres à *Dâher* sa ville et son pays, il ne tarda pas d'y reparaître; mais il s'en fallait beaucoup que l'orage fût apaisé. Bientôt on apprit qu'une flotte turke assiégeait *Saïde* sous les ordres de *Hasan, capitan pacha*. Alors on reconnut trop tard la perfidie de la *Porte*, qui avait endormi la vigilance du chaik par des démonstrations d'amitié, dans le même temps qu'elle

combinait avec Mohammad-bek les moyens de le perdre. Depuis un an qu'elle s'était débarrassée des Russes, il avait été facile de prévoir ses intentions par ses mouvements. Ne l'ayant pas fait, il restait encore à tenter d'en prévenir les effets; et l'on négligea cette dernière ressource. *Degnizlé*, bombardé dans Saïde, sans espoir de secours, se vit contraint d'évacuer la ville; le capitan pacha se porta sur-le-champ devant Acre. A la vue de l'ennemi, l'on délibéra sur les moyens d'échapper au danger; et il arriva à ce sujet une querelle dont l'issue décida du sort de *Dâher*. Dans un conseil général qui se tint, l'avis d'*Ybrahim* fut de repousser la force par la force; il alléguait pour ses raisons que le capitan pacha n'avait que trois grosses voiles; qu'il ne pouvait attaquer par terre, ni rester sans danger à l'ancre en face du château; que l'on avait assez de cavaliers et de Barbaresques pour empêcher une descente, et qu'il était presque certain que les Turks s'en iraient sans rien tenter. Contre cet avis, *Degnizlé* opina qu'il fallait faire la paix, parce qu'en résistant, l'on ne ferait que prolonger la guerre; il soutint qu'il n'était pas raisonnable d'exposer la vie de beaucoup de braves gens, quand on pouvait y suppléer par un moyen moins précieux; que ce moyen était l'argent; qu'il connaissait assez l'avidité du capitan pacha, pour assurer qu'il se laisserait séduire; qu'il était certain de le renvoyer, et même de s'en faire un ami, en lui comptant deux mille bourses. C'était là précisément ce que craignait *Ybrahim*; aussi se récria-t-il contre cet avis, en protestant qu'il n'y avait pas un médin dans les coffres. *Dâher* vint à l'appui de son assertion: «Le chaik a raison,» reprit

Degnizlé; «il y a long-temps que ses serviteurs savent que sa générosité ne laisse point son argent croupir dans ses coffres; mais l'argent qu'ils tiennent de lui n'est-il pas à lui-même? et croira-t-on qu'à ce titre nous ne sachions pas trouver deux mille bourses?» A ce mot, *Ybrahim* interrompant encore, s'écria que pour lui il était le plus pauvre des hommes. «Dites le plus lâche,» reprit *Degnizlé* transporté de colère. «Qui ne sait, parmi les Arabes, que depuis quatorze ans vous entassez des trésors énormes? Qui ne sait que vous avez envahi tout le commerce; que vous vendez tous les terrains, que vous retenez les soldes; que dans la guerre de Mohammad-bek, vous avez dépouillé tout le pays de Gaze de ses blés, et que les habitants de Yâfa ont manqué du nécessaire?» Il allait continuer, quand le chaik lui imposant silence, protesta de l'innocence de son ministre, et l'accusa, lui, *Degnizlé*, d'envie et de trahison. Outré de ce reproche, *Degnizlé* sortit à l'instant du conseil, et rassemblant ses compatriotes les Barbaresques, qui faisaient la principale force de la place, il leur défendit de tirer sur le capitain. *Dâher*, décidé à soutenir l'attaque, fit tout préparer en conséquence. Le lendemain, le capitain s'étant approché du château, commença de le canonner. *Dâher* lui fit répondre par les pièces qui étaient sous ses yeux; mais malgré ses ordres réitérés, les autres ne tirèrent point. Alors se voyant trahi, il monta à cheval, et sortant par la porte qui donne sur ses jardins dans la partie du nord, il voulut gagner la campagne; mais pendant qu'il marchait le long des murs de ses jardins, un Barbaresque lui tira un coup de fusil

dans les reins; à ce coup, il tomba de cheval, et sur-le-champ les Barbaresques environnant son corps, lui coupèrent la tête; elle fut portée au capitain pacha, qui, selon l'odieuse coutume des Turks, la contempla en l'accablant d'insultes, et la fit saler pour l'emporter à Constantinople, et en donner le spectacle au sultan et au peuple.

Telle fut la fin tragique d'un homme digne, à bien des égards, d'un meilleur sort. Depuis long-temps la Syrie n'a point vu de commandants montrer un aussi grand caractère. Dans les affaires militaires, personne n'avait plus de courage, d'activité, de sang-froid, de ressources. Dans les affaires politiques, sa franchise n'était pas altérée même par son ambition. Il n'aimait que les moyens hardis et découverts; il préférait les dangers des combats aux ruses des intrigues. Ce ne fut que depuis qu'il eut prit Ybrahim pour ministre, que l'on vit dans sa conduite une duplicité que ce chrétien appelait prudence. L'opinion de sa justice avait établi dans ses états une sécurité inconnue en Turquie; elle n'était point troublée par la diversité des religions; il avait pour cet article la tolérance, ou, si l'on veut, l'indifférence des Arabes-Bedouins. Il avait aussi conservé leur simplicité, leurs préjugés, leurs goûts. Sa table ne différait pas de celle d'un riche fermier; le luxe de ses vêtements ne s'étendait pas au delà de quelques pelisses, et jamais il ne porta de bijoux. Toute sa dépense consistait en juments de race, et il en a payé quelques-unes jusqu'à 20,000 livres. Il aimait aussi beaucoup les femmes; mais en même temps il était si jaloux de la décence des

mœurs, qu'il avait décerné peine de mort contre toute personne surprise en délit de galanterie, et contre quiconque insulterait une femme; enfin, il avait saisi un milieu difficile à tenir, entre la prodigalité et l'avarice; et il était tout à la fois généreux et économe. Comment avec de si grandes qualités n'a-t-il pas plus étendu ou affermi sa puissance? C'est ce que la connaissance détaillée de son administration rendrait facile à expliquer; mais il suffira d'en indiquer trois causes principales.

1^o Cette administration manquait d'ordre intérieur et de principes: par cette raison, les améliorations ne se firent que lentement et confusément.

2^o Les concessions qu'il fit de bonne heure à ses enfants, introduisirent une foule de désordres qui arrêtaient les progrès des cultures, énervèrent les finances, divisèrent les forces et préparèrent sa ruine.

3^o Enfin une dernière cause, plus active que les autres, fut l'avarice d'Ybrahim Sabbâr. Cet homme, abusant de la confiance de son maître et de la faiblesse qu'amenait l'âge, aliéna de lui, par son esprit de rapine, et ses enfants, et ses serviteurs, et ses alliés. Ses concussions même pesèrent assez sur le peuple dans les derniers temps, pour lui rendre indifférent de rentrer sous le joug des Turks. Sa passion pour l'argent était si sordide, qu'au milieu des trésors qu'il entassait, il ne vivait que de fromage et d'olives; et pour épargner encore davantage, il s'arrêtait souvent à la boutique des marchands les plus pauvres, et partageait leur frugal repas. Jamais il ne portait que des habits sales et déchirés.

A voir ce petit homme maigre et borgne, on l'eût plutôt pris pour un mendiant que pour le ministre d'un état considérable. Le succès de ces viles pratiques fut d'entasser environ vingt millions de France, dont les Turks ont profité. A peine sut-on dans *Acre* la mort de *Dâher*, que l'indignation publique éclatant contre Ybrahim, on le saisit et on le livra au capitan pacha. Nulle proie ne pouvait lui être plus agréable. La réputation des trésors de cet homme était répandue dans toute la Turquie; elle avait contribué à animer le ressentiment de Mohammad-bek; elle était le principal motif des démarches du capitan. Il ne vit pas plus tôt son prisonnier, qu'il se hâta d'en exiger la déclaration du lieu et de la quantité des sommes qu'il recélait. Ybrahim se montra ferme à en nier l'existence. Le pacha employa en vain les caresses, puis les menaces puis les tortures: tout fut inutile; ce ne fut que par d'autres renseignements, qu'il parvint à découvrir chez les pères de Terre-Sainte, et chez deux négociants français, plusieurs caisses, si grandes et si chargées d'or, qu'il fallut huit hommes pour porter la principale. Parmi cet or, on trouva aussi divers bijoux, tels que des perles, des diamants, et entre autres, le kandjar d'Ali-bek, dont la poignée était estimée plus de 200,000 livres. Tout cela fut transporté à Constantinople avec Ybrahim, que l'on chargea de chaînes. Les Turks, féroces et insatiables, espérant toujours découvrir de nouvelles sommes, lui firent souffrir les tortures les plus cruelles pour en obtenir l'aveu; mais on assure qu'il maintint constamment la fermeté de son caractère, et qu'il périt avec un courage qui méritait une

meilleure cause. Après la mort de *Dâher*, le capitain pacha établit Djezzâr pacha d'Acre et de Saïde, et lui confia le soin d'achever la ruine des rebelles. Fidèle à ses instructions, Djezzâr les attaqua par la ruse et par la force, et réussit au point d'amener *Otmân*, *Seïd* et *Ahmad* à se rendre en ses mains. *Ali* seul résista; et c'était lui qu'on désirait davantage. L'année suivante (1776), Hasan revint; et de concert avec Djezzâr, il assiégea Ali dans *Daïr-Hanna*, lieu fort, à une journée d'Acre; mais il leur échappa. Pour terminer leurs inquiétudes, ils employèrent un moyen digne de leur caractère. Ils apostèrent des Barbaresques, qui, prétextant d'avoir été congédiés de Damas, vinrent dans le canton où Ali se tenait campé. Après avoir raconté leur histoire à ses gens, ils lui demandèrent l'hospitalité. Ali, à titre d'Arabe et d'homme qui n'avait jamais connu la lâcheté, les accueillit; mais ces misérables fondant sur lui pendant la nuit, le massacrèrent, et vinrent demander leur récompense, sans cependant avoir pu s'emparer de sa tête. Le capitain se voyant délivré d'Ali, fit égorger ses frères, Seïd, Ahmad et leurs enfants. Le seul Otmân fut conservé en faveur de son rare talent pour la poésie, et on l'emmena à Constantinople. Le Barbaresque Degnizlé, que l'on renvoya de cette capitale à Gaze avec le titre de gouverneur, périt en route avec soupçon de poison. L'émir *Yousef* effrayé, fit sa paix avec Djezzâr; et depuis ce moment la Galilée, rentrée aux mains des Turks, n'a conservé de la puissance de *Dâher* qu'un inutile souvenir.

CHAPITRE II

Distribution de la Syrie par pachalics, selon l'administration turke

Après que le sultan Sélim I^{er} se fut emparé de la Syrie sur les Mamlouks, il y établit, comme dans le reste de l'empire, des *vice-rois* ou *pachas*⁹, revêtus d'un pouvoir illimité et absolu. Pour s'assurer de leur soumission et faciliter leur régie, il divisa le pays en cinq gouvernements ou *pachalics*, dont la distribution subsiste encore. Ces pachalics sont celui d'*Alep*, celui de *Tripoli*, celui de *Saïde*, récemment transféré à *Acre*, celui de *Damas*, et enfin celui de la Palestine, dont le siège a été tantôt à Gaze et tantôt à Jérusalem. Depuis Sélim, les débordements de ces pachalics ont souvent varié; mais la consistance générale s'est maintenue à peu près la même. Il convient de prendre des notions un peu détaillées des objets les plus intéressants de leur état actuel, tels que les revenus, les productions, les forces et les lieux remarquables.

⁹ Le terme turk *pacha* est formé des deux mots persans *pa-châh*, qui signifient littéralement *vice-roi*.

CHAPITRE III

Pachalic d'Alep

LE pachalic d'*Alep* comprend le terrain qui s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, entre deux lignes tirées, l'une de *Skandaroun* à *Bir*, par les montagnes, l'autre de *Bèles* à la mer, par *Marra* et le pont de *Chogr*. Cet espace est en grande partie formé de deux plaines; l'une, celle d'Antioche, à l'ouest, et l'autre, celle d'Alep, à l'est: le nord et le rivage de la mer sont occupés par d'assez hautes montagnes, que les anciens ont désignées sous les noms d'*Amanus* et de *Rhosus*. En général, le sol de ce gouvernement est gras et argileux. Les herbes hautes et vigoureuses qui croissent partout après les pluies, en attestent la fécondité; mais elle y est presque sans fruit. La majeure partie des terres est en friche; à peine trouve-t-on des cultures aux environs des villes et des villages. Les produits principaux sont le froment, l'orge et le coton, qui appartiennent spécialement au pays plat. Dans les montagnes l'on préfère la vigne, les mûriers, les olives et les figues. Les coteaux maritimes sont consacrés aux tabacs à pipe, et le territoire d'Alep aux pistaches. Il ne faut pas compter les pâturages, qui sont abandonnés aux hordes errantes des Turkmans et des Kourdes.

Dans la plupart des pachalics, le *pacha* est, selon la valeur de

son titre, *vice-roi* et fermier-général du pays. Dans celui d'Alep, ce second emploi lui manque. La *Porte* l'a confié à un *mehassel* ou *collecteur*, avec qui elle compte immédiatement. Elle ne lui donne de bail que pour l'année seulement. Le prix actuel de la ferme est de 800 bourses, qui font un million de notre monnaie, mais il faut y joindre un *prix de babouche*¹⁰ ou *pot-de-vin*, de 80 à 100,000 francs, dont on achète la faveur du vizir et des gens en crédit. Moyennant ces deux sommes, le fermier est substitué à tous les droits du gouvernement, qui sont, 1^o les douanes ou droits d'entrée et de sortie sur les marchandises venant de l'Europe, de l'Inde ou de Constantinople, et sur celles que le pays rend en échange; 2^o les droits de passage sur les troupeaux que les Turkmans et les Kourdes amènent chaque année de l'*Arménie* et du *Diarbekr*, pour vendre en Syrie; 3^o le cinquième de la saline de *Djeboul*; enfin le *miri* ou impôt établi sur les terres. Ces objets réunis peuvent rendre 15 à 1,600,000 fr.

Le pacha, privé de cette régie lucrative, reçoit un traitement fixe de 80,000 piastres (c'est-à-dire de 200,000 livres) seulement. L'on a de tout temps reconnu ce fonds insuffisant à ses dépenses; car outre les troupes qu'il doit entretenir, et les réparations des chemins et des forteresses qui sont à sa charge, il est obligé de faire de grands présents aux ministres, pour obtenir ou garder sa place; mais la *Porte* fait entrer en compte les contributions qu'il tirera des Kourdes et des Turkmans, les avanies qu'il fera aux villages et aux particuliers; et les pachas

¹⁰ Pantoufles turkes.

ne restent pas en arrière de leurs intentions. *Abdi*, pacha, qui commandait il y a 12 ou 13 ans, enleva dans 15 mois plus de 4,000,000 de livres, en rançonnant tous les corps de métiers, jusqu'aux nettoyeurs de pipes. Récemment un autre du même nom vient de se faire chasser pour les mêmes extorsions. Le divan récompensa le premier d'un commandement d'armée contre les Russes; mais si celui-ci est resté pauvre, il sera étranglé comme concussionnaire. Telle est la marche ordinaire des affaires.

Selon un usage général, la commission du pacha n'est que pour 3 mois; mais souvent on le proroge jusqu'à 6 mois, et même un an. Il est chargé de maintenir les sujets dans l'obéissance, et de veiller à la sûreté du pays contre tout ennemi domestique ou étranger. Pour cet effet, il entretient cinq à six cents cavaliers, et à peu près autant de gens de pied. En outre, il a le droit de disposer des janissaires, qui sont une espèce de milice nationale classée. Comme nous retrouverons le même état militaire dans toute la Syrie, il est à propos de dire deux mots de sa constitution.

Les janissaires dont je viens de parler, sont, dans chaque pachalic, un certain nombre d'hommes classés, qui doivent se tenir prêts à marcher toutes les fois qu'on les appelle. Comme il y a des privilèges et des exemptions attachés à ce titre, il y a concurrence à l'obtenir. Jadis cette troupe était astreinte à une discipline et à des exercices réglés; mais depuis 60 à 80 ans, l'état militaire est tombé dans une telle décadence, qu'il ne reste aucune trace de l'ancien ordre. Ces prétendus soldats ne sont plus que des artisans et des paysans aussi ignorans que les autres,

mais beaucoup moins dociles. Lorsqu'un pacha commet des abus d'autorité, ils sont toujours les premiers à lever l'étendard de la sédition. Récemment ils ont déposé et chassé d'Alep *Abdi* pacha, et il a fallu que la Porte en envoyât un autre. Elle s'en venge en faisant étrangler les plus mutins des opposans; mais à la première occasion, les janissaires se font d'autres chefs, et les affaires suivent toujours la même route. Les pachas se voyant contrariés par cette milice nationale, ont eu recours à l'expédient usité en pareil cas; ils ont pris pour soldats des étrangers, qui n'ont dans le pays ni famille ni amis. Ces soldats sont de deux espèces, cavaliers et piétons.

Les cavaliers, les seuls que l'on répute gens de guerre, s'appellent à ce titre *Daoulé* ou *Deleti*, et encore *Delibaches* et *Laouend*, dont nous avons fait *Leventi*. Leurs armes sont le sabre court, le pistolet, le fusil et la lance. Leur coiffure est un long cylindre de feutre noir, sans bords, élevé de 9 à 10 pouces, très-incommode, en ce qu'il n'ombrage point les yeux, et qu'il tombe aisément de dessus ces têtes rasées. Leurs selles sont formées à la manière anglaise, et d'un cuir tendu sur un châssis de bois; elles sont rases, mais elles n'en sont pas moins inconfortables, en ce qu'elles écartent le cavalier, au point de lui ôter l'usage des aides; pour le reste de l'équipage et du vêtement, ces cavaliers ressemblent aux Mamlouks, à cela près qu'ils sont moins bien tenus. Avec leurs habits déchirés, leurs armes rouillées, et leurs chevaux de toute taille et de toute couleur, on les prendrait plutôt pour des bandits que pour des soldats. La plupart ont

commencé par le premier métier, et n'ont pas changé en prenant le second. Presque tous les cavaliers en Syrie sont des *Turkmans*, des *Kourdes* ou des *Caramanes*, qui, après avoir fait le métier de voleurs dans leur pays, viennent chercher auprès des pachas un asile et du service. Dans tout l'empire, ces troupes sont ainsi formées de brigands qui passent d'un lieu à l'autre. Faute de discipline, ils gardent partout leurs premières mœurs, et sont le fléau des campagnes qu'ils dévastent, et des paysans qu'ils pillent souvent à force ouverte.

Les gens de pied sont une troupe encore inférieure en tout genre. Jadis on les tirait des habitants même du pays par des enrôlements forcés; mais depuis 50 à 60 ans, les paysans des royaumes de Tunis, d'Alger et de Maroc, se sont avisés de venir chercher en Égypte et en Syrie une considération qui leur est refusée dans leur patrie. Eux seuls, sous le nom de *Magarbé*, c'est-à-dire, *hommes du couchant*, composent l'infanterie des pachas; en sorte qu'il arrive, par un échange bizarre, que la milice des Barbaresques est formée de Turks, et la milice des Turks formée de Barbaresques. L'on ne peut être plus leste que ces piétons; car tout leur équipage et leur bagage se bornent à un fusil rouillé, un grand couteau, un sac de cuir, une chemise de coton, un caleçon, une toque rouge, et quelquefois des pantoufles. Chaque mois ils reçoivent une paye de 5 piastres (12 liv. 10 s.), sur laquelle ils sont obligés de s'entretenir d'armes et de vêtements. Ils sont d'ailleurs nourris aux dépens du pacha; ce qui ne laisse pas de former un traitement assez avantageux; la

paye est double pour les cavaliers, à qui l'on fournit en outre le cheval et sa ration, qui est d'une mesure de paille hachée, et d'une mesure d'orge, que j'ai trouvée de six pouces et demi de diamètre intérieur, sur quatre pouces et demi de profondeur, valant environ sept livres deux ou trois onces d'orge. Ces troupes sont divisées à l'ancienne manière tartare, par *bairâqs* ou *drapeaux*; chaque drapeau est compté pour dix hommes, mais rarement s'en trouve-t-il six effectifs; la raison en est que les *agas* ou commandants de *drapeau* étant chargés du paiement des soldats, en entretiennent le moins qu'ils peuvent, afin de profiter des payes vides. Les *agas* supérieurs tolèrent ces abus, parce qu'ils en partagent les fruits; enfin les pachas eux-mêmes entrent en connivence, et pour se dispenser de payer les soldes entières, ils ferment les yeux sur les pillages et l'indiscipline de leurs troupes.

C'est par les désordres d'un tel régime, que la plupart des pachalics de l'empire se trouvent ruinés et dévastés. Celui d'Alep en particulier est dans ce cas; sur les anciens *deftar* ou *registres* d'impôts, on lui comptait plus de 3200 villages; aujourd'hui le collecteur en réalise à peine 400. Ceux de nos négocians qui ont 20 ans de résidence, ont vu la majeure partie des environs d'Alep se dépeupler. Le voyageur n'y rencontre de toutes parts que maisons écroulées, citernes enfoncées, champs abandonnés. Les cultivateurs ont fui dans les villes, où leur population s'absorbe, mais où du moins l'individu échappe à la main rapace du despotisme qui s'égare sur la foule.

Les lieux de ce pachalic qui méritent quelque attention, sont,

1^o la ville d'*Alep*, que les Arabes appellent *Halab*¹¹. Cette ville est la capitale de la province, et la résidence ordinaire du pacha. Elle est située dans la vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate, et qui se confond au midi avec le désert. Le local d'*Alep*, outre l'avantage d'un sol gras et fertile, possède encore celui d'un ruisseau d'eau douce qui ne tarit jamais; ce ruisseau, assez semblable pour la largeur à la rivière des *Gobelins*, vient des montagnes d'*Aêntâb*, et se termine à six lieues au-dessous d'*Alep*, en un marécage peuplé de sangliers et de pélicans. Près d'*Alep*, ses bords, au lieu des roches nues qui emprisonnent son cours supérieur, se couvrent d'une terre rougeâtre excellente, où l'on a pratiqué des jardins, ou plutôt des vergers, qui dans un pays chaud, et surtout en Turquie, peuvent passer pour délicieux. La ville elle-même est une des plus agréables de la Syrie, et est peut-être la plus propre et la mieux bâtie de tout l'empire. De quelque côté que l'on y arrive, la foule de ses minarets et de ses dômes blanchâtres flatte l'œil ennuyé de l'aspect brun et monotone de la plaine. Au centre est une montagne factice, environnée d'un fossé sec, et couronnée d'une forteresse en ruines. De là l'on domine à vue d'oiseau sur la ville, et l'on découvre au nord les montagnes neigeuses du *Bailan*; à l'ouest, la chaîne qui sépare l'Oronte de la mer, pendant qu'au sud et à l'orient, la vue s'égare jusqu'à l'Euphrate. Jadis ce château arrêta plusieurs mois les

¹¹ C'est le nom dont les anciens géographes ont fait *Xalibon*; l'*x* représente ici le *jota* espagnol; et il est remarquable que les Grecs modernes rendent encore le *hâ* arabe par ce même son de *jota*; ce qui cause mille équivoques dans leur discours, attendu que les Arabes ont le *jota* dans une autre lettre.

Arabes d'Omar, et ne fut pris que par trahison; mais aujourd'hui, il ne résisterait pas au moindre coup de main. Sa muraille mince, basse et sans appui, est écroulée. Ses petites tours à l'antique ne sont pas en meilleur état. Il n'a pas quatre canons de service, sans en excepter une couleuvrine de neuf pieds de long, que l'on a prise sur les Persans au siège de *Basra*. Trois cent cinquante janissaires qui devraient le garder, sont à leurs boutiques, et l'aga trouve à peine de quoi loger ses gens. Il est remarquable que cet aga est nommé par la Porte qui, toujours soupçonneuse, divise le plus qu'elle peut les commandements. Dans l'enceinte du château, est un puits qui, au moyen d'un canal souterrain, tire son eau d'une source distante de cinq quarts de lieue. Les environs de la ville sont semés de grandes pierres carrées, surmontées d'un turban de pierre, qui sont la marque d'autant de tombeaux. Le terrain a des élévations qui, dans un siège, rendraient les approches très-faciles: telle est, entre autres, la maison des derviches, d'où l'on commande au canal et au ruisseau. Alep ne mérite donc, comme ville de guerre, aucune considération, quoiqu'elle soit la clef de la Syrie du côté du nord; mais comme ville de commerce, elle a un aspect imposant; elle est l'entrepôt de toute l'*Arménie* et du *Diarbekr*; elle envoie des caravanes à *Bagdad* et en Perse; elle communique au *golfe Persique* et à l'*Inde* par *Basra*, à l'*Égypte* et à la Mekke, par *Damas*, et à l'Europe, par *Skandaroun* (Alexandrette) et *Latakié*. Le commerce s'y fait presque tout par échange. Les objets principaux sont les cotons en laine ou filés du pays; les étoffes grossières qu'en fabriquent

les villages; les étoffes de soie ouvrées dans la ville; les cuivres; les bourres; les poils de chèvre qui viennent de la Natolie; les noix de galle du Kourdestan; les marchandises de l'Inde, telles que les *châles*¹² et les mousselines; enfin les pistaches du territoire. Les marchandises que fournit l'Europe, sont les draps de Languedoc, les cochenilles, l'indigo, le sucre et quelques épiceries. Le café d'Amérique, quoique prohibé, s'y glisse, et sert à mélanger celui de *Moka*. Les Français ont à Alep un consul et sept comptoirs; les Anglais et les Vénitiens en ont deux; les Livournais et les Hollandais, un; l'empereur y a établi un consulat en 1784, et il y a nommé un riche négociant juif, qui a rasé sa barbe pour prendre l'uniforme et l'épée. La Russie vient aussi récemment d'y en établir un. Alep ne le cède pour l'étendue qu'à Constantinople et au Kaire, et peut-être encore à *Smyrne*. On veut y compter 200,000 ames, et sur cet article de la population on ne sera jamais d'accord. Cependant, si l'on observe que cette ville n'est pas plus grande que *Nantes* ou *Marseille*, et que les maisons n'y ont qu'un étage, l'on trouvera peut-être suffisant d'y compter cent mille têtes. Les habitants musulmans ou chrétiens passent avec raison pour les plus civilisés de toute la Turquie: les négociants européens ne jouissent dans aucun autre lieu d'autant de liberté et de considération de la part du peuple.

¹² Les châles sont des mouchoirs de laine, larges d'une aune, et longs de près de deux. La laine en est si fine et si soyeuse, que tout le mouchoir pourrait être contenu dans les deux mains jointes: l'on n'y emploie que celle des chevreaux, ou plus exactement que le duvet des chevreaux naissants. Les plus beaux châles viennent du Cachemire: il y en a depuis cinquante écus jusqu'à 1200 et même 2400 livres.

L'air d'Alep est très-sec et très-vif, mais en même-temps très-salubre pour quiconque n'a pas la poitrine affectée; cependant la ville et son territoire sont sujets à une *endémie* singulière, que l'on appelle darte ou bouton d'*Alep*; c'est en effet un bouton qui, d'abord inflammatoire, devient ensuite un ulcère de la largeur de l'ongle. La durée fixe de cet ulcère est d'un an; il se place ordinairement au visage, et laisse une cicatrice qui défigure la plupart des habitants d'Alep. On prétend même que tout étranger qui fait une résidence de trois mois, en est attaqué: l'expérience a enseigné que le meilleur remède est de n'en point faire. On ne connaît aucune cause à ce mal; mais je soupçonne qu'il vient de la qualité des eaux, en ce qu'on le retrouve dans les villages voisins, dans quelques lieux du Diarbekr, et même en certains cantons près de Damas, où le sol et les eaux ont les mêmes apparences.

Tout le monde a entendu parler des pigeons d'Alep, qui servent de courriers pour *Alexandrette* et *Bagdad*. Ce fait, qui n'est point une fable, a cessé d'avoir lieu depuis 30 à 40 ans, parce que les voleurs Kourdes se sont avisés de tuer les pigeons. Pour faire usage de cette espèce de poste, l'on prenait des couples qui eussent des petits, et on les portait à cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinssent, avec l'attention de leur laisser la vue libre. Lorsque les nouvelles arrivaient, le correspondant attachait un billet à la patte des pigeons, et il les lâchait. L'oiseau, impatient de revoir ses petits, partait comme un éclair, et arrivait en six heures d'*Alexandrette*, et en deux jours de *Bagdad*. Le retour lui était d'autant plus facile, que sa vue pouvait découvrir Alep à

une distance infinie. Du reste, cette espèce de pigeons n'a rien de particulier dans la forme, si ce n'est les narines qui, au lieu d'être lisses et unies, sont renflées et raboteuses.

Cette facilité d'être vue de loin, attire à Alep des oiseaux de mer qui y donnent un spectacle assez singulier: si l'on monte après dîner sur les terrasses des maisons, et que l'on y fasse le geste de jeter du pain en l'air, bientôt l'on se trouve assailli d'oiseaux, quoique d'abord l'on n'en pût voir aucun; mais ils planaient dans le ciel, d'où ils descendent tout à coup pour saisir à la volée les morceaux de pain que l'on s'amuse à leur lancer.

Après Alep, il faut distinguer Antioche, appelée par les Arabes *Antakié*. Cette ville, jadis célèbre par le luxe de ses habitants, n'est plus qu'un bourg ruiné, dont les maisons de boue et de chaume, les rues étroites et fangeuses, offrent le spectacle de la misère et du désordre. Ces maisons sont placées sur la rive méridionale de l'Oronte, au bout d'un vieux pont qui se ruine: elles sont couvertes au sud par une montagne sur laquelle grimpe une muraille qui fut l'enceinte des Croisés. L'espace entre la ville actuelle et cette montagne, peut avoir deux cents toises; il est occupé par des jardins et des décombres qui n'ont rien d'intéressant.

Malgré la rudesse de ses habitants, *Antioche* était plus propre qu'Alep à servir d'entrepôt aux Européens. En dégorgeant l'embouchure de l'*Oronte*, qui se trouve six lieues plus bas, l'on eût pu remonter cette rivière avec des bateaux à la traîne, mais non avec des voiles, comme l'a prétendu Pocoke: son cours

est trop rapide. Les naturels, qui ne connaissent point le nom d'*Oronte*, l'appellent, à raison de sa rapidité, *El à âsi*¹³, c'est-à-dire *le rebelle*. Sa largeur à Antioche est d'environ 40 pas; 7 lieues plus haut, il passe par un lac très-riche en poissons, et surtout en anguilles. Chaque année on en sale une grande quantité, qui cependant ne suffit point aux carêmes multipliés des Grecs. Du reste, il n'est plus question à Antioche, ni du *bois de Daphné*, ni des scènes voluptueuses dont il était le théâtre.

La plaine d'Antioche, quoique formée d'un sol excellent, est inerte et abandonnée aux Turkmans; mais les montagnes qui bordent l'*Oronte*, surtout en face de *Serkin*, sont couvertes de plantations de figuiers, d'oliviers, de vignes et de mûriers, qui, par un cas rare en Turquie, sont alignées en *quinconces*, et forment un tableau digne de nos plus belles provinces.

Le roi macédonien *Seleucus Nicanor*, qui fonda Antioche, avait aussi bâti à l'embouchure de l'*Oronte*, sur la rive du nord, une ville très-forte qui portait son nom. Aujourd'hui il n'y reste pas une habitation: seulement l'on y voit des décombres et des travaux dans le rocher adjacent, qui prouvent que ce lieu fut jadis très-soigné. L'on aperçoit aussi dans la mer des traces de deux jetées, qui dessinent un ancien port désormais comblé. Les gens du pays y viennent faire la pêche, et appellent ce lieu *Souaîdié*. De là, en remontant au nord, le rivage de la mer est serré par une chaîne de hautes montagnes que les anciens géographes désignent sous le nom de *Rhosus*: ce nom, qui a dû être emprunté du

¹³ C'est le terme que les géographes grecs ont rendu par *Axios*.

syriaque, subsiste encore dans celui de *Râs-el-Kansir*, ou *cap du Sanglier*, qui forme l'angle de ce rivage.

Le golfe, qui s'enfonce dans le nord-est, n'est remarquable que par la ville d'*Alexandrette* ou *Skandaroun*, dont il porte le nom. Cette ville, située au bord de la mer, n'est, à proprement parler, qu'un hameau sans murailles, peuplé de plus de tombeaux que de maisons, et qui ne doit sa faible existence qu'à la rade qu'il commande. Cette rade est la seule de toute la Syrie dont le fond tienne solidement l'ancre des vaisseaux, sans couper les câbles: d'ailleurs elle a une foule d'inconvénients si graves, qu'il faut être bien maîtrisé par la nécessité, pour ne pas en abandonner l'usage.

1^e Elle est infectée pendant l'hiver d'un vent local, appelé par nos marins *le Raguier*, qui, tombant comme un torrent des sommets neigeux des montagnes, chasse les vaisseaux sur leur ancre pendant des lieues entières.

2^e Lorsque les neiges ont commencé de couvrir la chaîne qui enceint le golfe, il en émane des vents opiniâtres, qui en repoussent pendant des trois et quatre mois, sans que l'on puisse y pénétrer.

3^e La route d'*Alexandrette* à *Alep* par la plaine est infestée de voleurs kourdes, qui sont cantonnés dans les rochers voisins¹⁴, et qui dépouillent à main armée les plus fortes caravanes.

4^e Enfin une raison supérieure à toutes les autres, est l'insalubrité de l'air d'*Alexandrette*, portée à un point

¹⁴ Le local qu'ils occupent répond exactement au château de *Gyndarus*, qui, dès le temps de Strabon, était un repaire de voleurs.

extraordinaire. On peut assurer qu'elle moissonnait chaque année le tiers des équipages qui y *estivent*: l'on y a vu quelquefois des vaisseaux complètement démontés en deux mois de séjour. La saison de l'épidémie est surtout depuis mai jusqu'à la fin de septembre: sa nature est une fièvre intermittente du plus fâcheux caractère; elle est accompagnée d'obstructions au foie, qui se terminent par l'hydropisie. Les villes de *Tripoli*, d'*Acre* et de *Larneca* en Cypre, y sont aussi sujettes, quoiqu'à un moindre degré. Dans tous ces endroits, les mêmes circonstances locales décèlent un même principe de cette contagion; partout ce sont des marais voisins, des eaux croupissantes, et par conséquent des vapeurs et des exhalaisons méphitiques auxquelles on doit en rapporter la cause; pour en compléter l'indication, l'épidémie n'a point lieu dans les années où il n'a pas plu. Malheureusement Alexandrette est condamnée, par son local, à n'en être jamais bien exempte. En effet, la plaine où est située cette ville est d'un niveau si bas et si égal¹⁵, que les ruisseaux n'y ont point de cours, et ne peuvent arriver jusqu'à la mer. Lorsque les pluies d'hiver les gonflent, la mer, grossie de son côté par les tempêtes, les empêche de se dégorger: de là leurs eaux, forcées de se répandre sur la plaine, y forment des lacs. L'été vient; l'eau se corrompt par la chaleur, et il s'en élève des vapeurs corrompues comme leur source. Elles ne peuvent se dissiper,

¹⁵ Cette plaine, qui règne au pied des montagnes sur une largeur d'une lieue, a été formée des terres que les torrents et les pluies ont arrachées par le laps des temps à ces mêmes montagnes.

parce que les montagnes qui ceignent le golfe comme un rempart, s'y opposent, et que l'embouchure est ouverte à l'ouest, la plus malsaine des expositions, quand elle répond à la mer. Les travaux à faire seraient immenses, insuffisants, et ils sont impossibles avec un gouvernement comme la Porte. Il y a quelques années que les négociants d'Alep, dégoûtés par tant d'inconvénients, voulurent abandonner Alexandrette, et porter leur entrepôt à *Latakié*. Ils proposèrent au pacha de Tripoli de rétablir le port à leurs frais, s'il voulait leur accorder une franchise de tous droits pendant dix ans. Pour l'y engager, leur envoyé fit beaucoup valoir l'avantage qui en résulterait pour tout le pays par la suite du temps: *Hé que m'importe la suite du temps?* répondit le pacha. *J'étais hier à Marach, je serai peut-être demain à Djeddâ; pourquoi me priverais-je du présent qui est certain, pour un avenir sans espérance?* Il a donc fallu que les facteurs francs restassent à *Skandaroun*. Ils sont au nombre de trois; savoir, deux pour les Français, et un pour les Anglais et les Vénitiens. La seule curiosité dont ils puissent régaler les étrangers, consiste en six ou sept mausolées de marbre venus d'Angleterre, où on lit: *Ici repose un tel, enlevé à la fleur de son âge par les effets funestes d'un air contagieux*. Ce spectacle est d'autant plus affligeant, que l'air languissant, le teint jaune, les yeux cernés et le ventre hydropique de ceux qui le montrent, font craindre pour eux le même sort. Il est vrai qu'ils ont la ressource du village de *Bailan*, dont l'air pur et les eaux vives rétablissent les malades. Ce village, situé dans les montagnes à trois lieues d'Alexandrette, sur la route d'Alep,

à l'aspect le plus pittoresque. Il est assis parmi des précipices, dans une vallée étroite et profonde, d'où l'on voit le golfe comme par un tuyau. Les maisons appuyées sur les pentes rapides des deux montagnes, sont disposées de manière que la terrasse des unes sert de rue et de cour aux autres. En hiver, il se forme de tous côtés des cascades, dont le bruit étourdit, et dont la violence arrache quelquefois des roches et précipite des maisons. Cette saison y est très-froide; mais l'été y est charmant. Les habitants, qui ne parlent que le turk, vivent du produit de leurs chèvres, de leurs buffles, et de quelques jardins qu'ils cultivent. L'aga, depuis quelques années, s'est emparé de la douane d'Alexandrette, et vit presque indépendant du pacha d'Alep: l'empire est plein de semblables rebelles, qui souvent meurent tranquilles possesseurs de leurs usurpations.

Sur la route d'Alexandrette à Alep, à la dernière couchée avant cette ville, est le village de *Martaouân*, célèbre chez les Turks et les Franks, par l'usage où sont les habitants de prêter leurs femmes et leurs filles pour quelques pièces d'argent. Cette prostitution, abhorrée chez tous les peuples arabes, me paraît venir primitivement de quelque pratique religieuse, soit qu'elle remonte à l'ancien culte de Vénus, soit qu'elle dérive de la communauté des femmes admise par les *Ansârié*, dont les gens de *Martaouân* font partie. Nos Franks prétendent que leurs femmes sont jolies. Mais il est probable que l'abstinence de la mer et la vanité d'une bonne fortune font tout leur mérite; car leur extérieur n'annonce que la dégoûtante malpropreté de la misère.

Dans les montagnes qui terminent le pachalic d'*Alep* au nord, on fait mention de *Klés* et d'*Aèntâb* comme de deux villages considérables. Ils sont habités par des chrétiens arméniens, des Kourdes et des Musulmans, qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence. Ils en retirent l'avantage de résister aux pachas qu'ils ont souvent bravés, et de vivre assez tranquillement du produit de leurs troupeaux, de leurs abeilles et de quelques cultures de grains et de tabacs.

A deux journées au nord-est d'*Alep*, est le bourg de *Mambedj*, jadis célèbre sous le nom de *Bambyce* et d'*Hiérapolis*¹⁶. Il n'y reste pas de trace du temple de cette *grande déesse*, dont *Lucien* nous fait connaître le culte. Le seul monument remarquable est un canal souterrain qui amène l'eau des montagnes du nord dans un espace de quatre lieues. Toute cette contrée était jadis remplie de pareils aqueducs; les Assyriens, les Mèdes et les Perses s'étaient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le désert, pour y multiplier, selon les préceptes de Zoroastre, *les principes de la vie et de l'abondance*; aussi rencontre-t-on à chaque pas de grandes traces d'une ancienne population. Sur toute la route d'*Alep* à *Hama*, ce ne sont que ruines d'anciens villages, que citernes enfoncées, que débris de forteresses et même de temples. J'ai surtout remarqué une foule de monticules ovales et ronds, que leur terre rapportée et leur saillie brusque sur cette plaine rase, prouvent avoir été faits de main d'homme.

¹⁶ Le nom d'Hiérapolis subsiste aussi dans un autre village appelé *Yéربولos*, sur l'Euphrate.

L'on pourra prendre une idée du travail qu'ils ont dû coûter, par la mesure de celui de *Kân-Chaikoun*, auquel j'ai trouvé sept cent vingt pas, c'est-à-dire, quatorze cents pieds de tour, sur près de cent pieds d'élévation. Ces monticules, parsemés presque de lieue en lieue, portent tous des ruines qui furent des citadelles, et sans doute aussi des lieux d'adoration, selon l'ancienne pratique si connue d'adorer *sur les hauts lieux*. Aussi la tradition des habitants attribue-t-elle tous ces ouvrages aux *infidèles*. Maintenant, au lieu des cultures que suppose un pareil état, l'on ne rencontre que des terres en friche et abandonnées; le sol néanmoins est de bonne qualité; et le peu de grains, de coton et de sésame que l'on y sème, réussit à souhait. Mais toute cette frontière du désert est privée de sources et d'eaux courantes. Les puits n'en ont que de saumâtre; et les pluies d'hiver, sur lesquelles se fonde toute l'espérance, manquent quelquefois. Par cette raison, rien de si triste que ces campagnes brûlées et poudreuses, sans arbres et sans verdure; rien de si misérable que l'aspect de ces huttes de terre et de paille qui composent les villages; rien de si pauvre que leurs paysans, exposés au double inconvénient des vexations des Turks et des pillages des Bedouins. Les tribus qui campent dans ces cantons se nomment les *Maouâlis*; ce sont les plus puissants et les plus riches des Arabes, parce qu'ils font quelques cultures et qu'ils participent avec les Arabes *Najd* aux transports des caravanes qui vont d'Alep, soit à Basra, soit à Damas, soit à Tripoli par Hama.

CHAPITRE IV

Du pachalic de Tripoli

LE pachalic de *Tripoli* comprend le pays qui s'étend le long de la Méditerranée, depuis *Lataqîé* jusqu'à *Narh-el-Kelb*, en lui donnant pour limites à l'ouest, le cours de ce torrent et la chaîne des montagnes qui dominent l'*Oronte*.

La majeure partie de ce gouvernement est montueuse; la côte seule de la mer entre Tripoli et *Lataqîé*, est un terrain de plaine. Les ruisseaux nombreux qui y coulent lui donnent de grands moyens de fertilité; mais malgré cet avantage, cette plaine est bien moins cultivée que les montagnes, sans en excepter le Liban, tout hérissé qu'il est de rocs et de sapins. Les productions principales sont le blé, l'orge et le coton. Le territoire de *Lataqîé* est employé de préférence à la culture du tabac à fumer et des oliviers, pendant que le pays du *Liban* et le *Kesraouân* le sont à celle des mûriers blancs et des vignes.

La population est variée pour les races et pour les religions. Depuis le Liban jusqu'au-dessus de *Lataqîé*, les montagnes sont habitées par les *Ansârié*, dont j'ai parlé; le *Liban* et le *Kesraouân* sont peuplés exclusivement de Maronites; enfin la côte et les villes ont pour habitants des Grecs schismatiques et latins, des Turks et les descendants des Arabes.

Le pacha de Tripoli jouit de tous les droits de sa place. Le militaire et les finances sont en ses mains; il tient son gouvernement à titre de ferme, dont la Porte lui passe un bail pour l'année seulement. Le prix est de 750 bourses, c'est-à-dire, 937,500 livres; mais il est en outre obligé de fournir le ravitaillement de la caravane de la Mekke, qui consiste en blé, en orge, en riz et autres provisions, dont les frais sont évalués 750 autres bourses. Lui-même en personne doit conduire ce convoi dans le désert, à la rencontre des pèlerins. Il se rembourse de ses dépenses sur le miri, sur les douanes, sur les sous-fermes des *Ansârié* et du *Kesraouân*; enfin, il y joint les extorsions casuelles, ou *avanies*; et ce dernier article fût-il seul son bénéfice, il serait encore considérable. Il entretient environ cinq cents hommes à cheval aussi mal conditionnés que ceux d'Alep, et quelques fusiliers barbaresques.

Le pacha de Tripoli a de tout temps désiré de régir par lui-même le pays des *Ansârié* et des *Maronites*; mais ces peuples s'étant toujours opposés par la force à l'entrée des Turks dans leurs montagnes, il a été contraint de remettre la perception du tribut à des sous-fermiers qui fussent agréables aux habitants. Leur bail n'est, comme le sien, que pour une année. Il l'établit par enchère, et de là une concurrence de gens riches, qui lui donne sans cesse le moyen d'exciter ou d'entretenir des troubles chez la nation tributaire. C'est le même genre d'administration que l'histoire offre chez les anciens Perses et Assyriens, et il paraît avoir subsisté de tout temps dans l'Orient.

La ferme des *Ansârié* est aujourd'hui divisée entre trois chefs ou *moqaddamin*: celle des Maronites est réunie dans les mains de l'émir Yousef, qui en rend trente bourses, c'est-à-dire, 37,500 livres. Les lieux remarquables de ce pachalic sont: 1^o *Tripoli*¹⁷ (en arabe *Tarâbolos*) résidence du pacha, et située sur la rivière *Qadicha*, à un petit quart de lieue de son embouchure. La ville est assise précisément au pied du Liban, qui la domine et l'enceint de ses branches à l'est, au sud, et même un peu au nord du côté de l'ouest. Elle est séparée de la mer par une petite plaine triangulaire d'une demi-lieue, à la pointe de laquelle est le village où abordent les vaisseaux. Les Francs appellent ce village *la Marine*¹⁸, du nom général et commun à ces lieux dans le Levant. Il n'y a point de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils appelés *îles des lapins* et *des pigeons*. Le fond en est de roche; les vaisseaux craignent d'y séjourner, parce que les câbles des ancres s'y coupent promptement, et que l'on y est d'ailleurs exposé au nord-ouest, qui est habituel et violent sur toute cette côte. Du temps des Francs, cette rade était défendue par des tours, dont on compte encore sept subsistantes, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à *la Marine*. La construction en est solide; mais elles ne servent plus qu'à nicher des oiseaux de proie.

¹⁷ Nom grec qui signifie *trois villes*, parce que ce lieu fut la réunion de trois colonies fournies par Sidon, Tyr et Arad, qui formèrent chacune un établissement si près l'un de l'autre, qu'ils n'en composèrent bientôt qu'un.

¹⁸ Ces abords maritimes sont ce que les anciens appelaient *maïoumas*.

Tous les environs de Tripoli sont en vergers, où le nopal abonde sans art, et où l'on cultive le mûrier blanc pour la soie, et le grenadier, l'oranger et le limonier pour leurs fruits, qui sont de la plus grande beauté. Mais l'habitation de ces lieux, quoique flatteuse à l'œil, est malsaine. Chaque année, depuis juillet jusqu'en septembre, il y règne des fièvres épidémiques comme à *Skandaroun* et en Cypre: elles sont dues aux inondations que l'on pratique dans les jardins pour arroser les mûriers, et leur rendre la vigueur nécessaire à la seconde feuillaison. D'ailleurs, la ville n'étant ouverte qu'au couchant, l'air n'y circule pas, et l'on y éprouve un état habituel d'accablement, qui fait que la santé n'y est qu'une convalescence¹⁹. L'air, quoique plus humide à *la Marine*, y est plus salubre, sans doute parce qu'il y est libre et renouvelé par des courans: il l'est encore davantage dans les îles; et si le lieu était aux mains d'un gouvernement vigilant, c'est là qu'il faudrait appeler toute la population. Il n'en coûterait pour l'y fixer, que d'établir jusqu'au village des conduites d'eau qui paraissent avoir subsisté jadis. Il est d'ailleurs bon de remarquer que le rivage méridional de la petite plaine est plein de vestiges d'habitations et de colonnes brisées et enfoncées dans la terre ou

¹⁹ Depuis mon retour en France, l'on m'a mandé qu'il a régné pendant le printemps de 1785, une épidémie qui a désolé Tripoli et le Kesraouân: son caractère était une fièvre violente accompagnée de taches bleuâtres; ce qui l'a fait soupçonner d'être un peu mêlée de peste. Par une remarque singulière, l'on a observé qu'elle n'attaquait que peu les musulmans, mais qu'elle s'adressait surtout aux chrétiens; d'où l'on doit conclure qu'elle a été un effet des mauvais aliments et du mauvais régime dont ils usent pendant leur carême.

ensablées dans la mer. Les Francs en employèrent beaucoup dans la construction de leurs murs, où on les voit encore posées sur le travers.

Le commerce de Tripoli consiste presque tout en soies assez rudes, dont on se sert pour les galons. On observe que de jour en jour elles perdent de leur qualité. La raison qu'en donnent des personnes sensées, est que les mûriers sont dépéris au point qu'il n'y a plus que des souches creuses. Un étranger réplique sur-le-champ: Que n'en plante-t-on de nouveaux? Mais on lui répond: *C'est là un propos d'Europe. Ici l'on ne plante jamais, parce que si quelqu'un bâtit ou plante, le pacha dit: Cet homme a de l'argent. Il le fait venir; il lui en demande: s'il nie, il a la bastonnade; et s'il accorde, on la lui donne encore pour en obtenir davantage.* Ce n'est pas que les Tripolitains soient endurants: on les regarde au contraire comme une nation mutine. Leur titre de janissaires, et le turban vert qu'ils portent en se qualifiant de *chérifs*, leur en inspirent l'esprit. Il y a 10 à 12 ans que les vexations d'un pacha les poussèrent à bout: ils le chassèrent, et se maintinrent 8 mois indépendants; mais la Porte envoya un homme nourri à son école, qui, par des promesses, des serments, des pardons, etc., les adoucit, les dispersa, et finit par en égorger 800 en un jour: on voit encore leurs têtes dans un caveau près de *Qadicha*. Voilà comme les Turks gouvernent! Le commerce de Tripoli est aux mains des Français seuls. Ils y ont un consul et trois comptoirs. Ils exportent les soies et quelques éponges que l'on pêche dans la rade; il les payent avec des draps, de la cochenille, du sucre

et du café d'Amérique; mais, en retours comme en entrées, cette échelle est inférieure à sa vassale, *Lataqîé*.

La ville moderne de *Lataqîé*, fondée jadis par *Seleucus Nicator*, sous le nom de *Laodikea*, est située à la base et sur la rive méridionale d'une langue de terre qui saille en mer d'une demi-lieue. Son port, comme tous les autres de cette côte, est une espèce de parc enceint d'un môle dont l'entrée est fort étroite. Il pourrait contenir 25 ou 30 vaisseaux; mais les Turks l'ont laissé combler au point que quatre y sont mal à l'aise; il n'y peut même flotter que des bâtimens au-dessous de 400 tonneaux, et rarement se passe-t-il une année sans qu'il en échoue quelqu'un à l'entrée. Malgré cet inconvénient, *Lataqîé* fait un très-gros commerce: il consiste surtout en tabacs à fumer, dont elle envoie chaque année plus de 20 chargements à Damiette. Elle en reçoit du riz, qu'elle distribue dans la Haute-Syrie pour du coton et des huiles. Du temps de Strabon, au lieu de tabac, elle exportait en abondance des vins vantés que produisaient ses coteaux. C'était encore l'Égypte qui les consommait par la voie d'Alexandrie. Lesquels des anciens ou des modernes ont gagné à ce changement de jouissance? Il ne faut pas parler de *Lataqîé* ni de *Tripoli* comme villes de guerre. L'une et l'autre sont sans canons, sans murailles, sans soldats: un corsaire en ferait la conquête. On estime que la population de chacune d'elles peut aller de 4 à 5,000 âmes.

Sur la côte, entre ces deux villes, on trouve divers villages habités, qui jadis étaient des villes fortes: tels sont *Djebilé*, le

lieu escarpé de Merkab, Tartosa, etc.; mais l'on trouve encore plus d'emplacements qui n'ont que des vestiges à demi effacés d'une habitation ancienne. Parmi ceux-là, l'on doit distinguer le Rocher, ou si l'on veut, l'île de *Rouad*, jadis ville et république puissante, sous le nom d'*Aradus*. Il ne reste pas un mur de cette foule de maisons qui, selon le récit de Strabon, étaient bâties à plus d'étages qu'à Rome même. La liberté dont ses habitants jouissaient, y avait entassé une population immense, qui subsistait par le commerce naval, par les manufactures et les arts. Aujourd'hui l'île est rase et déserte, et la tradition n'a pas même conservé aux environs le souvenir d'une source d'eau douce, que les *Aradiens* avaient découverte au fond de la mer, et qu'ils exploitaient en temps de guerre, au moyen d'une cloche de plomb et d'un tuyau de cuir adapté à son fond. Au sud de Tripoli, est le pays de *Kesraouân*, lequel s'étend de *Nahr-el-kelb* par le Liban, jusqu'à Tripoli même. *Djebail*, jadis *Boublos*, est la ville la plus considérable de ce canton; cependant elle n'a pas plus de 6,000 habitants: son ancien port, construit comme celui de Latakié, est encore plus maltraité; à peine en reste-t-il des traces. La rivière d'*Ybrahim*, jadis *Adonis*, qui est à deux lieues au midi, a le seul pont que l'on trouve depuis Antioche, celui de Tripoli excepté. Il est d'une seule arche de 50 pas de large, de plus de 30 pieds d'élévation au-dessus du rivage, et d'une structure très-légère: il paraît être un ouvrage des Arabes.

Dans l'intérieur des montagnes, les lieux les plus fréquentés des Européens, sont les villages d'*Éden* et de *Becharrai*, où

les missionnaires ont une maison. Pendant l'hiver, plusieurs des habitants descendent sur la côte, et laissent leurs maisons sous les neiges, avec quelques personnes pour les garder. De *Becharrai*, l'on se rend aux *cèdres*, qui en sont à 7 heures de marche, quoiqu'il n'y ait que 3 lieues de distance. Ces cèdres si réputés, ressemblent à bien d'autres merveilles; ils soutiennent mal de près leur réputation: quatre ou cinq gros arbres, les seuls qui restent, et qui n'ont rien de particulier, ne valent pas la peine que l'on prend à franchir les précipices qui y mènent.

Sur la frontière du Kesraouân, à une lieue au nord de *Nahr-el-kelb*, est le petit village d'*Antoura*, où les ci-devant jésuites avaient établi une maison qui n'a point la splendeur de celles d'Europe; mais dans sa simplicité, cette maison est propre; et sa situation à mi-côte, les eaux qui arrosent ses vignes et ses mûriers, sa vue sur le vallon qu'elle domine, et l'échappée qu'elle a sur la mer, en font un ermitage agréable. Les jésuites y avaient voulu annexer un couvent de filles, situé à un quart de lieue en face; mais les Grecs les en ayant dépossédés, ils en bâtirent un à leur porte, sous le nom de *la Visitation*. Ils avaient aussi bâti à 200 pas au-dessus de leur maison, un séminaire qu'ils voulaient peupler d'étudiants maronites et grecs-latins; mais il est resté désert. Les lazaristes qui les ont remplacés, entretiennent à Antoura un supérieur curé et un frère lai, qui desservent la mission avec autant de charité que d'honnêteté et de décence.

CHAPITRE V

Du pachalic de Saïde, dit aussi d'Acre

AU midi du pachalic de *Tripoli*, et sur le prolongement de la même côte maritime, s'étend un troisième pachalic, qui jusqu'à ce jour a porté le nom de la ville de *Saïde*, sa capitale, mais qui maintenant pourra prendre celui d'*Acre*, où le pacha, depuis quelques années, a transféré sa résidence. La consistance de ce gouvernement a beaucoup varié dans ces derniers temps. Avant *Dâher*, il était composé du pays des *Druzes* et de toute la côte, depuis *Nahr-el-kelb* jusqu'au Carmel. A mesure que *Dâher* s'agrandit, il le resserra au point que le pacha ne posséda plus que la ville de *Saïde*, dont il finit par être chassé; mais à la chute de *Dâher*, on a rétabli l'ancienne consistance. *Djezzâr*, qui a succédé à ce *chaik* en qualité de pacha, y a fait annexer le pays de *Safad*, de *Tabarié*, de *Balbek*, ci-devant relevant de Damas, et le territoire de *Qâïsarié* (Césarée), occupé par les Arabes de *Sagr*. C'est aussi ce pacha qui, profitant des travaux de *Dâher* à *Acre*, a transféré sa résidence en cette ville; et de ce moment elle est devenue la capitale de la province.

Par ces divers accroissements, le pachalic d'*Acre* embrasse aujourd'hui tout le terrain compris depuis *Nahr-el-kelb* jusqu'au sud de *Qâïsarié*, entre la Méditerranée à l'ouest, l'Antiliban et

le cours supérieur du Jourdain à l'est. Cette étendue lui donne d'autant plus d'importance, qu'il y joint des avantages précieux de position et de sol. Les plaines d'*Acre*, d'*Ezdredon*, de *Sour*, de *Haoulé*, et le *bas-Beqââ*, sont vantées avec raison pour leur fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le coton et le sésame y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt et vingt-cinq pour un. Le pays de *Qaïsarié* possède une forêt de chênes, la seule de la Syrie. Le pays de *Safad* donne des cotons que leur blancheur fait estimer à l'égal de ceux de *Cypre*. Les montagnes voisines de *Sour* ont des tabacs aussi bons que ceux de *Lataqîé*, et l'on y trouve un canton où ils ont un parfum de girofle qui les fait réserver à l'usage exclusif du sultan et de ses femmes. Le pays des Druzes abonde en vins et en soies; enfin par la position de la côte et la quantité de ses anses, ce pachalic devient l'entrepôt nécessaire de Damas et de toute la Syrie intérieure.

Le pacha jouit de tous les droits de sa place; il est gouverneur despote, et fermier général. Il rend chaque année à la Porte une somme fixe de sept cent cinquante bourses; mais en outre, il est obligé, ainsi qu'à Tripoli, de fournir le *djerdé* ou convoi des pèlerins de la *Mekke*. On estime également sept cent cinquante bourses la quantité de riz, de blé, d'orge employés à ce convoi. Le bail de la ferme est pour un an seulement; mais il est souvent prorogé. Ses revenus sont: 1^o le miri; 2^o les sous-fermes des peuples tributaires, tels que les *Druzes*, les *Motouâlis*, et quelques tribus d'Arabes; 3^o le casuel toujours abondant des successions et des avanies; 4^o les produits des douanes, tant sur l'entrée que

sur la sortie et le passage des marchandises. Cet article seul a été porté à mille bourses (1,250,000 liv.) dans la ferme que Djezzâr a passée, en 1784, de tous ses ports et anses. Enfin ce pacha, usant d'une industrie familière à ses pareils dans toute l'Asie, fait cultiver des terrains pour son compte, s'associe avec des marchands et des manufacturiers, et prête de l'argent à intérêt aux laboureurs et aux commerçants. La somme qui résulte de tous ces moyens, est évaluée entre neuf et dix millions de France. Si l'on y compare son tribut, qui n'est que de 1500 bourses, ou 1,875,000 liv., l'on pourra s'étonner que la Porte lui permette d'aussi gros bénéfices; mais ceci est encore un des principes du divan. Le tribut une fois déterminé, il ne varie plus. Seulement si le fermier s'enrichit, on le presse par des demandes extraordinaires; souvent on le laisse thésauriser en paix; mais lorsqu'il s'est bien enrichi, il arrive toujours quelque accident qui amène à Constantinople son coffre fort ou sa tête. En ce moment, la Porte ménage *Djezzâr*, à raison, dit-elle, de ses services. En effet, il a contribué à la ruine de Dâher; il a détruit la famille de ce prince, réprimé les Bedouins de *Saqr*, abaissé les *Druzes*, et presque anéanti les *Motouâlis*. Ces succès lui ont valu des prorogations qui se continuent depuis dix ans. Récemment il a reçu les trois queues, et le titre de *ouâzir* (vizir) qui les accompagne²⁰; mais, par un retour ordinaire, la Porte commence à prendre ombrage de sa fortune; elle s'alarme de son humeur entreprenante; lui, de son côté, redoute sa fourberie; en sorte qu'il

²⁰ Tout pacha à trois queues est titré vizir.

règne de part et d'autre une défiance qui pourra avoir des suites. Il entretient des soldats en plus grand nombre et mieux tenus qu'aucun autre pacha; et il observe de n'enrôler que des gens venus de son pays; c'est-à-dire des *Bochnâqs* et des *Arnautes*; leur nombre se monte à environ neuf cents cavaliers. Il y joint environ mille Barbaresques à pied. Les portes de ses villes frontières ont des gardes régulières; ce qui est inusité dans le reste de la Syrie. Sur mer, il a une frégate, deux galiotes et un chébek qu'il a récemment pris sur les Maltais. Par ces précautions, dirigées en apparence contre l'étranger, il se met en garde contre les surprises du divan. L'on a déjà tenté plus d'une fois la voie des capidjis; mais il les a fait veiller de si près, qu'ils n'ont rien pu exécuter; et les coliques subites qui en ont fait périr deux ou trois, ont beaucoup refroidi le zèle de ceux qui se chargent d'un si cauteleux emploi. D'ailleurs il soudoie des espions dans le *séraï* ou *palais* du sultan; et il y répand un argent qui lui assure des protecteurs. Ce moyen vient de lui procurer le pachalic de Damas, qu'il ambitionnait depuis long-temps, et qui en effet est le plus important de toute la Syrie. Il a cédé celui d'*Acre* à un mamlouk nommé *Sélim*, son ami et son compagnon de fortune; mais cet homme lui est si dévoué, que l'on peut regarder Djezzâr comme maître des deux gouvernements. L'on dit qu'il sollicite encore celui d'Alep. S'il l'obtient, il possédera presque toute la Syrie, et peut-être la Porte aura-t-elle trouvé un rebelle plus dangereux que Dâher; mais comme les conjectures en pareilles matières sont inutiles, et presque impossibles à asseoir, je vais

passer, sans y insister, à quelques détails sur les lieux les plus remarquables de ce pachalic.

Le premier qui se présente en venant de Tripoli le long de la côte, est la ville de *Béryte*, que les Arabes prononcent comme les anciens Grecs, *Baîrout*²¹. Son local est une plaine qui du pied du Liban s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage: l'angle rentrant qui en résulte au nord, forme une assez grande rade, où débouche la rivière de *Nahr-el-Salib*, dite aussi *Nahr-Baîrout*. Cette rivière en hiver a des débordements qui ont forcé d'y construire un pont assez considérable; mais il est tellement ruiné, que l'on n'y peut plus passer: le fond de la rade est un roc qui coupe les câbles des ancres, et rend cette station peu sûre. De là, en allant à l'ouest vers la pointe, l'on trouve, après une heure de chemin, la ville de *Baîrout*. Jusqu'à ces derniers temps elle avait appartenu aux Druzes; mais *Djezzâr* a jugé à propos de la leur retirer, et d'y mettre une garnison turke. Elle n'en continue pas moins d'être l'entrepôt des Maronites et des Druzes: c'est par là qu'ils font sortir leurs cotons et leurs soies, destinées presque toutes pour le Kaire. Ils reçoivent en retour du riz, du tabac, du café et de l'argent, qu'ils échangent encore contre les blés de *Beqâà* et du *Hauran*: ce commerce entretient une population assez active, d'environ six mille ames. Le dialecte des habitants est renommé avec raison pour être le plus mauvais de tous; il réunit à lui seul les douze défauts d'élocution dont parlent les

²¹ C'est effectivement la prononciation du grec, Βηρυτ.

grammairiens arabes. Le port de Baïrout, formé comme tous ceux de la côte par une jetée, est comme eux comblé de sables et de ruines; la ville est enceinte d'un mur dont la pierre molle et sablonneuse cède au boulet de canon sans éclater; ce qui contraria beaucoup les Russes quand ils l'attaquèrent. D'ailleurs, ce mur et ses vieilles tours sont sans défense. Il s'y joint deux autres inconvénients qui condamnent Baïrout à n'être jamais qu'une mauvaise place; car d'une part elle est dominée par un cordon de collines qui courent à son sud-est, et de l'autre elle manque d'eau dans son intérieur. Les femmes sont obligées de l'aller puiser à un demi-quart de lieue, à une source où elle n'est pas trop bonne. *Djezzâr* a entrepris de construire une fontaine publique, comme il a fait à Acre; mais le canal que j'ai vu creuser sera de peu de durée. Les fouilles que l'on a faites en d'autres circonstances pour former des citernes, ont fait découvrir des ruines souterraines, d'après lesquelles il paraît que la ville moderne est bâtie sur l'ancienne. *Lataqîé*, *Antioche*, *Tripoli*, *Saïde*, et la plupart des villes de la côte sont dans le même cas, par l'effet des tremblements de terre qui les ont renversées à diverses époques. On trouve aussi hors des murs à l'ouest, des décombres et quelques fûts de colonnes, qui indiquent que Baïrout a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. La plaine qui forme son territoire est toute plantée en mûriers blancs, qui, au contraire de ceux de Tripoli, sont jeunes et vivaces, parce que sous la régie druze on les renouvelait impunément. Aussi la soie qu'ils fournissent est d'une très-belle qualité: c'est un coup d'œil

vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'apercevoir, de leurs sommets ou de leurs pentes, le riche tapis de verdure que déploie au fond lointain de la vallée cette forêt d'arbres utiles: dans l'été, le séjour de *Baïrout* est incommode par sa chaleur et son eau tiède; cependant il n'est pas malsain: on dit qu'il le fut autrefois, mais qu'il cessa de l'être depuis que l'émir *Fakr-el-dîn* eut planté un bois de sapins qui subsiste encore à une lieue de la ville; les religieux de *Mahr-Hanna*, qui ne sont pas des physiciens à systèmes, citent la même observation pour divers couvents; ils assurent même que depuis que les sommets se sont couverts de sapins, les eaux de diverses sources sont devenues plus abondantes et plus saines: ce qui est d'accord avec d'autres faits déjà connus.

Le pays des Druzes offre peu de lieux intéressants. Le plus remarquable est *Dair-el Qamar* ou *Maison de la Lune*, qui est la capitale et la résidence des émirs. Ce n'est point une cité, mais simplement un gros bourg mal bâti et fort sale. Il est assis sur le revers d'une montagne, au pied de laquelle coule une des branches de l'ancien fleuve *Tamyras*, aujourd'hui ruisseau de *Dâmour*. Sa population est formée de Grecs catholiques et schismatiques, de Maronites et de Druzes, au nombre de quinze à dix-huit cents âmes. Le *séraï* ou palais du prince, n'est qu'une grande et mauvaise maison qui menace ruine.

Je citerai encore *Zahlé*, village au pied des montagnes, sur la vallée de *Beqâa*: depuis vingt ans ce lieu est devenu le centre des relations de *Balbek*, de *Damas* et de *Baïrout*, avec l'intérieur

des montagnes. L'on prétend même qu'il s'y fabrique de la fausse monnaie; mais les ouvriers qui contrefont les piastres turkes, n'ont pu imiter la gravure plus fine des dahlers d'Allemagne.

J'oubliais d'observer que le pays des Druzes est divisé en *qâtas* ou *sections*, qui ont chacune un caractère principal qui les distingue. Le *Matné* qui est au nord, est le plus rocailleux et le plus riche en fer. Le *Garb* qui vient ensuite, a les plus beaux sapins. Le *Sâhel*, ou pays *plat*, qui est la lisière maritime, est riche en mûriers, et en vignes. Le *Choûf*, où se trouve *Dair-el-Qamar*, est le plus rempli d'*oqqâls*, et produit les plus belles soies. Le *Tefâh*, ou district des *pommes*, qui est au midi, abonde en ce genre de fruits. Le *Chaqîf* a les meilleurs tabacs; enfin l'on donne le nom de *Djourd* à toute la région la plus élevée et la plus *froide* des montagnes: c'est là que les pasteurs retirent dans l'été leurs troupeaux.

J'ai dit que les Druzes avaient accueilli chez eux des chrétiens grecs et maronites, et leur avaient concédé des terrains pour y bâtir des couvents. Les Grecs catholiques, usant de cette permission, en ont fondé douze depuis 70 ans. Le chef-lieu est *Mar-hanna*: ce monastère est situé en face du village de Chouair, sur une pente escarpée, au pied de laquelle coule en hiver un torrent qui va au *Nahr-el-Kelb*. La maison, bâtie au milieu de rochers et de blocs écroulés, n'est rien moins que magnifique. C'est un dortoir à deux rangs de petites cellules, sur lesquelles règne une terrasse solidement voûtée: l'on y compte 40 religieux. Son principal mérite est une imprimerie arabe, la seule qui ait

réussi dans l'empire turk. Il y a environ 50 ans qu'elle est établie: le lecteur ne trouvera peut-être pas mauvais d'en apprendre en peu de mots l'histoire.

Dans les premières années de ce siècle, les jésuites, profitant de la considération que leur donnait la protection de la France, déployaient dans leur maison d'Alep le zèle d'instruction qu'ils ont porté partout. Ils avaient fondé dans cette ville une école où ils s'efforçaient d'élever les enfants des chrétiens dans la connaissance de la religion romaine, et dans la discussion des hérésies: ce dernier article est toujours le point capital des missionnaires; il en résulte une manie de controverse qui met sans cesse aux prises les partisans des différents rites de l'Orient. Les Latins d'Alep, excités par les jésuites, ne tardèrent pas de recommencer, comme autrefois, à argumenter contre les Grecs; mais comme la logique exige une connaissance méthodique de la langue, et que les chrétiens, exclus des écoles musulmanes, ne savaient que l'arabe vulgaire, ils ne pouvaient satisfaire par écrit leur goût de controverse. Pour y parvenir, les Latins résolurent de s'initier dans le scientifique de l'arabe. *L'orgueil des docteurs* musulmans répugnait à en ouvrir les sources à des *infidèles*; mais leur avarice fut encore plus forte que leurs scrupules; et moyennant quelques *bourses*, la science si vantée de la *grammaire* et du *nahou* fut introduite chez les chrétiens. Le sujet qui se distingua le plus par les progrès qu'il y fit, fut un nommé *Abdallah-zâker*; il y joignit un zèle particulier à promulguer ses connaissances et ses opinions. On ne peut déterminer les suites

qu'eût pu avoir cet esprit de prosélytisme dans Alep; mais un accident ordinaire en Turquie vint en déranger la marche. Les schismatiques, blessés des attaques d'*Abd-allah*, sollicitèrent sa perte à Constantinople. Le patriarche, excité par ses prêtres, le représenta au vizir comme un homme dangereux: le vizir, qui connaissait les usages, feignit d'abord de ne rien croire; mais le patriarche ayant appuyé ses raisons de quelques *bourses*, le vizir lui délivra un *kat-chérîf*, ou *noble-seing du sultan*, qui, selon la coutume, portait ordre de couper la tête à *Abd-allah*. Heureusement il fut prévenu assez à temps pour s'échapper; et il se sauva dans le Liban où sa vie était en sûreté; mais en quittant son pays, il ne perdit pas ses idées de réforme, et il résolut plus que jamais de répandre ses opinions. Il ne le pouvait plus que par des écrits: la voie des manuscrits lui parut insuffisante. Il connaissait les avantages de l'imprimerie: il eut le courage de former le triple projet d'écrire, de fondre et d'imprimer; et il parvint à l'exécuter par son esprit, sa fortune, et son talent de graveur, qu'il avait déjà exercé dans la profession de joaillier. Il avait besoin d'un associé, et il eut le bonheur d'en trouver un qui partagea ses desseins: son frère, qui était supérieur à *Mar-hanna*, le détermina à choisir cette résidence; et dès lors, libre de tout autre soin, il se livra tout entier à l'exécution de son projet. Son zèle et son activité eurent tant de succès, que dès 1733 il fit paraître les Psaumes de David en un volume. Ses caractères furent trouvés si corrects et si beaux, que ses ennemis mêmes achetèrent son livre: depuis ce temps on en a renouvelé

dix fois l'impression; l'on a fondu de nouveaux caractères, mais l'on n'a rien fait de supérieur aux siens. Ils imitent parfaitement l'écriture à la main; ils en observent les pleins et les déliés, et n'ont point l'air maigre et décousu des caractères arabes d'Europe. Il passa ainsi 20 années à imprimer divers ouvrages, qui furent la plupart des traductions de nos livres dévots. Ce n'est pas qu'il sût aucune de nos langues; mais les jésuites avaient déjà traduit plusieurs livres; et comme leur arabe était tout-à-fait mauvais, il refondit leurs traductions, et leur substitua sa version, qui est un modèle de pureté et d'élégance. Sous sa plume, la langue a pris une marche soutenue, un style nombreux, clair et précis dont on ne l'eût pas crue capable, et qui indique que si jamais elle est maniée par un peuple savant, elle sera l'une des plus heureuses et des plus propres à tous les genres. Après la mort d'*Abd-allah*, arrivée vers 1755, son élève lui succéda; à celui-ci ont succédé des religieux de la maison même; ils ont continué d'imprimer et de fondre; mais l'établissement est languissant et menace de finir. Les livres se vendent peu, à l'exception des Psaumes, dont les chrétiens ont fait le livre classique de leurs enfants, et qu'il faut, par cette raison, renouveler sans cesse. Les frais sont considérables, attendu que le papier vient d'Europe, et que la main-d'œuvre est très-lente. Un peu d'art remédierait au premier de ces inconvénients; mais le second est radical. Les caractères arabes exigeant d'être liés entre eux, il faut, pour les bien joindre et les aligner, des soins d'un détail immense. En outre, la liaison des lettres variant de l'une à l'autre, selon

qu'elles sont au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot, il a fallu fondre beaucoup de lettres doubles; par-là les casses trop multipliées ne se trouvent plus rassemblées sous la main du compositeur; il est obligé de courir le long d'une table de dix-huit pieds de long, et de chercher ses lettres dans près de neuf cents cassetins: de là, une perte de temps qui ne permettra jamais aux imprimeries arabes d'atteindre à la perfection des nôtres. Quant au peu de débit des livres, il ne faut l'imputer qu'au mauvais choix que l'on en a fait; au lieu de traduire des ouvrages d'une utilité pratique, et qui fussent propres à éveiller le goût des arts chez tous les Arabes sans distinction, l'on n'a traduit que des livres mystiques exclusivement propres aux chrétiens, et qui, par leur morale misanthropique, ne sont faits que pour fomenter le dégoût de toute science et même de la vie. Le lecteur en pourra juger par le catalogue ci-joint.

Catalogue des livres imprimés au couvent de Mar-hanna-el-Chour, dans la montagne des Druzes.

1. ²² Balance du temps, ou Différence du Temps et de l'Éternité, par le père *Nieremberg*, jésuite.
2. Vanité du monde, par *Didaco Stella*, jésuite.
3. Guide du Pécheur, par *Louis de Grenade*, jésuite.
4. Guide du Prêtre.
5. Guide du Chrétien.

²² 1. Mizân el Zâman. 2. Abâtîl el Aâlam. 3. Morched el Kâti. 4. Morched el Kâhen. 5. Morched el Masihi. 6. Qoût el Nafs. 7. Taammol el Asboué. 8. Tââlim el Masihi. 9. Tafsir el Sabât. 10. El Mazâmir. 11. El Onbouât. 12. El Endjîl oua el Rasâiel. 13. El Souèîât.

6. Aliment de l'Ame.

7. Contemplation de la Semaine Sainte.

8. Doctrine Chrétienne.

9. Explication des sept Psaumes de la Pénitence.

10. Les Psaumes de David, *traduits du grec*.

11. Les Prophéties.

12. L'Évangile et les Épîtres.

13. Les Heures Chrétiennes, à quoi il faut joindre la Perfection Chrétienne de *Rodriguez*, et la Règle des Moines, *imprimés tous les deux à Rome*.

En manuscrits, ce couvent possède:

1. ²³ Imitation de Jésus-Christ.

2. Jardin des Moines, *ou* la Vie des Saints Pères du Désert.

3. Théologie Morale, de *Buzembaum*.

4. Les Sermons de *Segneri*.

5. Théologie de saint Thomas, en 4 vol. in-fol., dont la transcription a coûté 1250 liv.

6. Sermons de saint Jean Chrysostôme.

7. Principes des Lois de *Claude Virtieu*.

8. *Dispute Théologique du moine *George*.
9. Logique traduite de l'italien, par un *Maronite*.
10. La lumière des Cœurs (Juifs), de *Paul de Smyrne*, juif converti.
11. *Demandes et Recherches sur la Grammaire et le *Nahou*, par l'évêque *Germain*, Maronite.
12. *Poésies du même, sur des sujets pieux.
13. *Poésies du Curé *Nicolas*, frère d'Abd-allah-Zâkèr.
14. Abrégé du Dictionnaire appelé l'*Océan* de la Langue arabe.

Tous ces ouvrages sont de la main des Chrétiens; ceux qui sont marqués d'étoiles sont de composition arabe; les suivants sont de la composition des Musulmans.

1. ²⁴ Le Qôran, ou la *Lecture* de Mahomet.
2. L'*Océan* de la Langue arabe, traduit par *Golius*.
3. Les Mille Distiques d'*Ebn-el-Malek*, sur la Grammaire.
4. Explication des Mille Distiques.
5. Grammaire *Adjeroumié*.
6. Rhétorique de *Taftazâni*.
7. Séances, ou Histoires plaisantes de *Hariri*.
8. Poésies d'*Omar Ebn-el-Fârdi*, dans le genre érotique.
9. Science de la Langue arabe; petit livre dans le genre des

²⁴ 1. El Qôran. 2. El Qâmous l'Firouz-âbâdi. 3. El Alf bait l'Ebn-el-malek. 4. Tafsîr el Alf bait. 5. El Adjroumîé. 6. Elm el Baïân l'Taftazâni. 7. Maqâmât el Hariri. 8. Diouân Omar Ebn el Fârdi. 9. Fapâh el Logat. 10. El tob l'Ebn Sina. 11. El Mofradât. 12. Dâouât el Otobba. 13. Abârât el Motakallamin. 14. Nadim el Ouahid. 15. Târik el Yhoud, l'Yousefous.

Synonymes français de *Girard*.

10. Médecine d'*Ebn-Sina* (Avicenne).

11. Les Simples et les Drogues, traduit de Dioscoride par *Ebn-el-Bitar*.

12. Dispute des Médecins.

13. Fragmens Théologiques sur les sectes du monde.

14. Un livret de Contes (de peu de valeur). J'en ai l'extrait.

15. Histoire des Juifs, par *Josèphe*, traduction très-incorrecte.

Enfin, un petit livre d'astronomie dans les principes de Ptolomée, et quelques autres de nulle valeur.

Voilà en quoi consiste toute la bibliothèque du couvent de *Mar-hanna*, et l'on peut en prendre une idée de la littérature de toute la Syrie, puisque cette bibliothèque est, avec celle de Djezzâr, la seule qui y existe. Parmi les livres originaux, il n'y en a pas un seul qui, pour le fonds, mérite d'être traduit. Les *séances* même de *Hariri* n'ont d'intérêt qu'à raison du style; et il n'y a dans tout l'ordre qu'un seul religieux qui les entende: les autres ne sont pas mieux compris de la plupart des moines. Le régime de cette maison, et les mœurs des moines qui l'habitent, offrent quelques singularités qui méritent que j'en fasse mention.

La règle de leur ordre est celle de saint Basile, qui est pour les Orientaux ce que saint Benoît est pour les Occidentaux; seulement ils y ont fait quelques modifications relatives à leur position; la cour de Rome a sanctionné le code qu'ils en ont dressé il y a 30 ans. Ils peuvent prononcer les vœux dès l'âge de 16 ans, selon l'attention qu'ont eue tous les législateurs monastiques de

captiver l'esprit de leurs prosélytes dès le plus jeune âge, pour le plier à leur institut; ces vœux sont, comme partout, ceux de pauvreté, d'obéissance, de dévouement et de chasteté; mais il faut avouer qu'ils sont plus strictement observés dans ce pays que dans le nôtre; en tout, la condition des moines d'Orient est bien plus dure que celle des moines d'Europe. On en pourra juger par le tableau de leur vie domestique. Chaque jour, ils ont 7 heures de prières à l'église, et personne n'en est dispensé. Ils se lèvent à 4 heures du matin, se couchent à 9 du soir, et ne font que deux repas, savoir, à 9 et à 5. Ils font perpétuellement maigre, et se permettent à peine la viande dans les plus grandes maladies; ils ont, comme les autres Grecs, trois grands carêmes par an, une foule de jeûnes, pendant lesquels ils ne mangent ni œufs, ni lait, ni beurre, ni même de fromage. Presque toute l'année ils vivent de lentilles à l'huile, de fèves, de riz au beurre, de lait caillé, d'olives et d'un peu de poisson salé. Leur pain est une petite galette grossière et mal levée, dure le second jour, et que l'on ne renouvelle qu'une fois par semaine. Avec cette nourriture, ils se prétendent moins sujets aux maladies que les paysans; mais il faut remarquer qu'ils portent tous des cautères au bras, et que plusieurs sont atteints d'hernies, dues, je crois, à l'abus de l'huile. Chacun a pour logement une étroite cellule, et pour tout meuble une natte, un matelas, une couverture, et point de draps; ils n'en ont pas besoin, puisqu'ils dorment vêtus. Leur vêtement est une grosse chemise de coton rayée de bleu, un caleçon, une camisole, et une robe de bure brune si roide et si épaisse, qu'elle se tient

debout sans faire un pli. Contre l'usage du pays, ils portent des cheveux de huit pouces de long; et au lieu de capuchon, un cylindre de feutre de dix pouces de hauteur, tel que celui des cavaliers turks. Enfin chacun d'eux, à l'exception du supérieur, du dépensier et du vicaire, exerce un métier d'un genre nécessaire ou utile à la maison; l'un est tisserand, et fabrique les étoffes; l'autre est tailleur, et coud les habits; celui-ci est cordonnier, et fait les souliers; celui-là est maçon, et dirige les constructions. Deux sont chargés de la cuisine, quatre travaillent à l'imprimerie, quatre à la reliure; et tous aident à la boulangerie, le jour que l'on fait le pain. La dépense de 40 à 45 bouches qui composent le couvent, n'excède pas chaque année la somme de 12 bourses, c'est-à-dire, 15,000 liv.; encore sur cette somme prend-on les frais de l'hospitalité de tous les passants, ce qui forme un article considérable. Il est vrai que la plupart de ces passants laissent des dons ou aumônes, qui font une partie du revenu de la maison; l'autre partie provient de la culture des terres. Ils en ont pris à rente une assez grande étendue, dont ils paient 400 piastres de redevance à deux émirs. Ces terres ont été défrichées par les premiers religieux; mais aujourd'hui, ils ont jugé à propos d'en remettre la culture à des paysans qui leur paient la moitié de tous les produits. Ces produits sont des soies blanches et jaunes que l'on vend à *Baîrout*; quelques grains et des vins²⁵ qui, faute

²⁵ Ces vins sont de trois espèces: savoir, le rouge, le blanc et le jaune: le blanc, qui est le plus rare, est amer à un point qui le rend désagréable. Par un excès contraire, les deux autres sont trop doux et trop sucrés. La raison en est qu'on les fait bouillir, en sorte qu'ils ressemblent au vin cuit de Provence. L'usage de tout le pays est de réduire le

de débit, sont offerts en présent aux bienfaiteurs, ou consommés dans la maison. Ci-devant les religieux s'abstenaient d'en boire; mais, par une marche commune à toutes les sociétés, ils se sont déjà relâchés de leur austérité première; ils commencent aussi à se tolérer la pipe et le café, malgré les réclamations des anciens, jaloux en tout pays de perpétuer les habitudes de leur jeunesse.

Le même régime a lieu pour toutes les maisons de l'ordre, qui, comme je l'ai dit, sont au nombre de 12. On porte à 150 sujets la totalité des religieux; il faut y ajouter 5 couvents de femmes qui en dépendent. Les premiers supérieurs qui les fondèrent, crurent avoir fait une bonne opération; mais aujourd'hui l'ordre s'en repent, parce que des religieuses en pays turk sont une chose dangereuse, et qu'en outre elles dépensent plus qu'elles ne rendent. L'on n'ose cependant les abolir, parce qu'elles tiennent

moût aux deux tiers de sa quantité. On ne peut en boire pendant le repas sans s'exposer à des aigreurs, parce qu'ils développent leur fermentation dans l'estomac. Cependant il y a quelques cantons où l'on ne cuit pas le rouge, et alors il acquiert une qualité presque égale au Bordeaux. Le vin jaune est célèbre chez nos négociants, sous le nom de *vin d'or*, qu'il doit à sa belle couleur de topaze. Le plus estimé se cueille sur les coteaux du *Zoûq* ou village de *Masbeh* près d'*Antoura*. Il n'est pas nécessaire de le cuire, mais il est trop sucré. Voilà ces vins du Liban vantés des anciens gourmets grecs et romains. C'est à nos Français à essayer s'ils seraient du même avis; mais ils doivent observer que dans le passage de la mer, les vins cuits fermentent une seconde fois, et font crever les tonneaux. Il est probable que les habitants du Liban n'ont rien changé à l'ancienne méthode de faire le vin, ni à la culture des vignes. Elles sont disposées par échalas de six à huit pieds de hauteur. On ne les taille point comme en France, ce qui nuit sûrement beaucoup à la quantité et à la qualité de la récolte. La vendange se fait sur la fin de septembre. Le couvent de Mar-hanna cueille environ cent cinquante *kâbié* ou jarres de terre, qui tiennent à peu près cent dix pintes. Le prix courant dans le pays peut s'évaluer à sept ou huit sous notre pinte.

aux plus riches maisons d'Alep, de Damas et du Kaire, qui se débarrassent de leurs filles dans ces couvents, moyennant une dot. C'est d'ailleurs pour un marchand un motif de verser des aumônes considérables. Plusieurs donnent chaque année cent pistoles, et même cent louis et mille écus, sans demander d'autre intérêt que des prières à Dieu, pour qu'il détourne d'eux le regard dévorant des pachas. Mais comme d'autre part ils le provoquent par le luxe fastueux de leurs habits et de leurs meubles, ces dons ne les empêchent point d'être rançonnés. Récemment l'un d'eux osa bâtir à Damas une maison de plus de 120,000 livres. Le pacha qui la vit, fit dire au maître qu'il était curieux de la visiter, et d'y prendre une tasse de café. Or, comme le pacha eût pu s'y plaire et y rester, il fallut, pour se débarrasser de sa politesse, lui faire un cadeau de 10,000 écus.

Après *Mar-hanna*, le couvent le plus remarquable est *Dair-Mokallés*, ou couvent de *Saint-Sauveur*. Il est situé à trois heures de chemin au nord-est de *Saïde*. Les religieux avaient amassé dans ces derniers temps une assez grande quantité de livres arabes imprimés et manuscrits; mais il y a environ 8 ans que Djezzâr ayant porté la guerre dans ce canton, ses soldats pillèrent la maison et dispersèrent tous les livres.

En revenant à la côte, on doit remarquer d'abord *Saïda*, rejeton dégénéré de l'ancienne *Sidon*²⁶. Cette ville, ci-devant résidence du pacha, est, comme toutes les villes turques, mal bâtie, malpropre, et pleine de décombres modernes. Elle occupe, le

²⁶ Le nom de *Sidon* subsiste encore dans un petit village à une demi-lieue de Saïde.

long de la mer, un terrain d'environ 600 pas de long sur 150 de large. Dans la partie du sud, le terrain qui s'élève un peu, a reçu un fort construit par *Degnîzlé*. De là l'on domine la mer, la ville et la campagne; mais une volée de canon renverserait tout cet ouvrage, qui n'est qu'une grosse tour à un étage, déjà à demi ruinée. A l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire au nord-ouest, est le château. Il est bâti dans la mer même, à 80 pas du continent, auquel il tient par des arches. A l'ouest de ce château, est un écueil de 15 pieds d'élévation au-dessus de la mer, et d'environ 200 pas de long. L'espace compris entre cet écueil et le château, sert de rade aux vaisseaux; mais ils n'y sont pas en sûreté contre le gros temps. Le rivage qui règne le long de la ville, est occupé par un bassin enclos d'un môle ruiné. C'était jadis le port; mais le sable l'a rempli au point qu'il n'y a que son embouchure près le château, qui reçoive des bateaux. C'est *Fakr el Din*, émir des Druzes, qui a commencé la ruine de tous ces petits ports, depuis Baïrout jusqu'à Acre, parce que craignant les vaisseaux turks, il y fit couler à fond des bateaux et des pierres. Le bassin de Saïde, s'il était vidé, pourrait tenir 20 à 25 petits bâtiments. Du côté de la mer, la ville est absolument sans muraille; du côté de la terre, celle qui l'enceint n'est qu'un mur de prison. Toute l'artillerie réunie ne monte pas à six canons, qui n'ont ni affûts ni canonnier. A peine compte-t-on 100 hommes de garnison. L'eau vient de la rivière d'*Aoula*, par des canaux découverts où les femmes vont la puiser. Ces canaux servent aussi à abreuver des jardins d'un sol médiocre, où l'on cultive des mûriers et des limoniers.

Saïde est une ville assez commerçante, parce qu'elle est le principal entrepôt de Damas et du pays intérieur. Les Français, les seuls Européens que l'on y trouve, y ont un consul et 5 ou 6 maisons de commerce. Leurs retraits consistent en soie, et surtout en cotons bruts ou filés. Le travail de ce coton est la principale branche d'industrie des habitants, dont le nombre peut se monter à cinq mille ames.

A 6 lieues au sud de *Saïde*, en suivant le rivage, l'on arrive par un chemin de plaine très-coulant, au village de *Sour*. Nous avons peine à reconnaître dans ce nom celui de *Tyr*, que nous tenons des Latins; mais si l'on se rappelle que l'y fut jadis *ou*; si l'on observe que les Latins ont substitué le *t* au *thêta* des Grecs, et que ce *thêta* avait le son sifflant du *th* anglais dans *think*²⁷, l'on sera moins étonné de l'altération. Elle n'a point eu lieu chez les Orientaux, qui, de tout temps, ont appelé *Tsour* et *Sour* le lieu dont nous parlons.

Le nom de *Tyr* tient à tant d'idées et de faits intéressants pour quiconque a lu l'histoire, que je crois faire une chose agréable à tout lecteur, en traçant un tableau fidèle des lieux qui furent jadis le théâtre d'un commerce et d'une navigation immenses, le berceau des arts et des sciences, et la patrie du peuple le plus industriel peut-être et le plus actif qui ait jamais existé.

Le local actuel de *Sour* est une presqu'île qui saille du rivage en mer en forme de marteau à tête ovale. Cette tête est un fond de roc recouvert d'une terre brune cultivable, qui forme

²⁷ Et non le son du *z*, comme dans *there*.

une petite plaine d'environ 800 pas de long sur 400 de large. L'isthme qui joint cette plaine au continent, est un pur sable de mer. Cette différence de sol rend très-sensible l'ancien état d'île qu'avait la tête de marteau avant qu'Alexandre la joignît au rivage par une jetée. La mer, en recouvrant de sable cette jetée, l'a élargie par des atterrissements successifs, et en a formé l'isthme actuel. Le village de *Sour* est assis sur la jonction de cet isthme à l'ancienne île, dont il ne couvre pas plus du tiers. La pointe que le terrain présente au nord, est occupée par un bassin qui fut un port creusé de main d'homme. Il est tellement comblé de sable, que les petits enfants le traversent sans se mouiller les reins. L'ouverture, qui est à la pointe même, est défendue par deux tours correspondantes, où jadis l'on attachait une chaîne de 50 à 60 pieds pour fermer entièrement le port. De ces tours part une ligne de murs qui, après avoir protégé le bassin du côté de la mer, enfermait l'île entière; mais aujourd'hui l'on n'en suit la trace que par les fondations qui bordent le rivage, excepté dans le voisinage du port, où les *Motouâlis* firent, il y a 20 ans, quelques réparations, déjà en ruines. Plus loin en mer, au nord-ouest de la pointe, à la distance d'environ 300 pas, est une ligne de roches à fleur d'eau. L'espace qui les sépare du rivage du continent en face, forme une espèce de rade où les vaisseaux mouillent avec plus de sûreté qu'à *Saïde*, sans cependant être hors de danger; car le vent du nord-ouest les bat fortement, et le fond fatigue les câbles. En rentrant dans l'île, l'on observe que le village en laisse libre la partie qui donne sur la pleine mer,

c'est-à-dire à l'ouest. Cet espace sert de jardin aux habitants; mais telle est leur inertie, que l'on y trouve plus de ronces que de légumes. La partie du sud est sablonneuse et plus couverte de décombres. Toute la population du village consiste en 50 à 60 pauvres familles, qui vivent obscurément de quelques cultures de grain, et d'un peu de pêche. Les maisons qu'elles occupent ne sont plus, comme au temps de Strabon, des édifices à 3 et 4 étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler. Ci-devant elles étaient sans défense du côté de terre; mais les *Motouâlis*, qui s'en emparèrent en 1766, les fermèrent d'un mur de 20 pieds de haut qui subsiste encore. L'édifice le plus remarquable est une mesure qui se trouve à l'angle du sud-est. Ce fut une église chrétienne, bâtie probablement par les Croisés; il n'en reste que la partie du chœur: tout auprès, parmi des monceaux de pierres, sont couchées deux belles colonnes à triple fût de granit rouge, d'une espèce inconnue en Syrie. Djezzâr, qui a dépouillé tous ces cantons pour orner sa mosquée d'Acre, a voulu les enlever; mais ses ingénieurs n'ont pas même pu les remuer.

En sortant du village sur l'isthme, on trouve à cent pas de la porte une tour ruinée, dans laquelle est un puits où les femmes viennent chercher l'eau: ce puits a quinze ou seize pieds de profondeur; mais l'eau n'en a pas plus de deux ou trois; l'on n'en boit pas de meilleure sur toute la côte. Par un phénomène dont on ignore la raison, elle se trouble en septembre, et elle devient, pendant quelques jours, pleine d'une argile rougeâtre. C'est l'occasion d'une grande fête pour les habitants; ils viennent

alors en troupe à ce puits, et ils y versent un seau d'eau de mer qui, selon eux, a la vertu de rendre la limpidité à l'eau de la source. Si l'on continue de marcher sur l'isthme, vers le continent, l'on rencontre, de distance en distance, des ruines d'arcades qui conduisent en ligne droite à un monticule, le seul qu'il y ait dans la plaine. Ce monticule n'est point factice comme ceux du désert; c'est un rocher naturel d'environ 150 pas de circuit sur 40 à 50 pieds d'élévation; l'on n'y trouve qu'une maison en ruines et le tombeau d'un *chaik* ou *santon*²⁸, remarquable par le dôme blanc qui le couvre. La distance de ce rocher à *Sour* est d'un quart d'heure de marche au pas du cheval. A mesure que l'on s'en rapproche, les arcades dont j'ai parlé deviennent plus fréquentes et plus basses; elles finissent par former une ligne continue, qui du pied du rocher tourne tout à coup par un angle droit au midi, et marche obliquement par la campagne vers la mer; on en suit la file pendant une grande heure de marche au pas du cheval. C'est dans cette route que l'on reconnaît, au canal qui règne sur les arches, cette construction pour un aqueduc. Ce canal a environ trois pieds de large sur deux et demi de profondeur; il est formé d'un ciment plus dur que les pierres mêmes; enfin l'on arrive à des puits où il aboutit, ou plutôt d'où il tire son origine. Ces puits sont ceux que quelques voyageurs ont appelés *puits de Salomon*; mais dans le pays, on ne les connaît que sous le nom de *Ras-el-*

²⁸ Chez les Musulmans, le terme de *chaik* prend les sens divers de *santon*, d'*ermite*, d'*idiot* et de *fou*. Ils ont pour les imbéciles le même respect religieux qui existait au temps de *David*.

àên, c'est-à-dire, *tête de la source*. L'on en compte un principal, deux moindres, et plusieurs petits; tous forment un massif de maçonnerie qui n'est point en pierre taillée ou brute, mais en ciment mêlé de cailloux de mer. Du côté du sud, ce massif saille de terre d'environ 18 pieds, et de 15 du côté du nord. De ce même côté s'offre une pente assez large et assez douce, pour que des chariots puissent monter jusqu'au haut. Quand on y est monté, l'on trouve un spectacle bien étonnant; car au lieu d'être basse ou à niveau de terre, l'eau se présente au niveau des bords de l'esplanade, c'est-à-dire que sa colonne qui remplit le puits est élevée de 15 pieds plus haut que le sol. En outre, cette eau n'est point calme; mais elle ressemble à un torrent qui bouillonne, et elle se répand à flots par des canaux pratiqués à la surface du puits. Telle est son abondance, qu'elle peut faire marcher trois moulins qui sont auprès, et qu'elle forme un petit ruisseau dès avant la mer, qui en est distante de 400 pas. La bouche du puits principal est un octogone, dont chaque côté a 23 pieds 3 pouces de long, ce qui suppose 61 pieds au diamètre. L'on prétend que ce puits n'a point de fond; mais le voyageur Laroque assure que de son temps on le trouva à 36 brasses. Il est remarquable que le mouvement de l'eau à la surface a rongé les parois intérieures du puits, au point que le bord ne porte plus sur rien, et qu'il forme une demi-voûte suspendue sur l'eau. Parmi les canaux qui en partent, il en est un principal qui se joint à celui des arches dont j'ai parlé. Au moyen de ces arches, l'eau se portait jadis d'abord au rocher, puis du rocher par l'isthme, à la tour où l'on

puise l'eau. Du reste, la campagne est une plaine d'environ deux lieues de large, ceinte d'une chaîne de montagnes assez hautes, qui règnent depuis la *Qâsmié* jusqu'au *cap Blanc*. Le sol est une terre grasse et noirâtre, où l'on cultive avec succès le peu de blé et de coton que l'on y sème.

Tel est le local de *Tyr*, sur lequel il se présente quelques observations relatives à l'état de l'ancienne ville. On sait que jusqu'au temps où *Nabukodonosor* en fit le siège, *Tyr* fut située dans le continent; l'on en désigne l'emplacement à *palæ-Tyrus*, c'est-à-dire, auprès des *puits*; mais dans ce cas, pourquoi cet aqueduc conduisit-il à tant de frais²⁹ des puits au rocher? Dira-t-on qu'il fut construit après que les Tyriens eurent passé l'île? Mais dès avant *Salmanasar*, c'est-à-dire 136 ans avant *Nabukodonosor*, leurs annales en font mention comme existant déjà. «Du temps d'*Eululæus*, roi de *Tyr*, dit l'historien *Ménandre*, cité par *Josèphe*³⁰, *Salmanasar*, roi d'Assyrie, ayant porté la guerre en Phénicie, plusieurs villes se soumirent à ses armes; les Tyriens lui résistèrent; mais bientôt abandonnés par *Sidon*, *Acre* et *palæ-Tyrus*, qui dépendaient d'eux, ils furent réduits à leurs forces. Cependant ils continuèrent de se défendre; et *Salmanasar*, rappelé à *Ninive*, laissa des corps-de-garde près des ruisseaux et de l'aqueduc pour en interdire l'eau. Cette gêne dura cinq ans, pendant lesquels les Tyriens s'abreuverent au moyen des puits qu'ils creusèrent.»

²⁹ La largeur des piles des arches est de neuf pieds.

³⁰ *Antiq. Judaic.* lib. 9, c. 14.

Si *palæ-Tyrus* fut un lieu dépendant de Tyr, Tyr était donc ailleurs; elle n'était point dans l'île, puisque les habitants n'y passèrent qu'après Nabukodonosor. Elle était donc au rocher, qui en a dû être le siège primitif. Le nom de cette ville en fait preuve; car *tsour* en phénicien signifie *rocher* et le lieu *fort*. C'est là que s'établit cette colonie de *Sidonien*s, chassés de leur patrie *deux cent quarante ans avant le temple de Salomon*. Ils choisirent cette position, parce qu'ils y trouvèrent l'avantage d'un lieu propre à la défense, et celui d'une rade très-voisine qui, sous la protection de l'île, pouvait couvrir beaucoup de vaisseaux. La population de cette colonie s'étant accrue par le laps des temps et par le commerce, les Tyriens eurent besoin de plus d'eau, et ils construisirent l'aqueduc. L'activité qu'on leur voit déployer au temps de Salomon engageait à l'attribuer à ce siècle. Dans tous les cas, il est très-ancien, puisque l'eau de l'aqueduc a eu le temps de former par ses filtrations des stalactites considérables. Plusieurs tombant des flancs du canal, ou de l'intérieur des voûtes, ont obstrué des arches entières. Pour s'assurer de l'aqueduc, l'on dut établir aux puits un corps-de-garde qui devint *palæ-Tyrus*. Doit-on supposer la source factice, et formée par un canal souterrain tiré des montagnes? Mais alors, pourquoi ne l'avoir pas amenée au rocher même? Il est plus simple de la croire naturelle, et de penser que l'on a profité d'un de ces accidens de rivières souterraines dont la Syrie offre plusieurs exemples. L'idée d'emprisonner cette eau pour la faire remonter et gagner du niveau est digne des Phéniciens. Les choses en étaient à ce

point, quand le roi de Babylone, vainqueur de Jérusalem, vint pour anéantir la seule ville qui bravât sa puissance. Les Tyriens lui résistèrent pendant 13 ans; mais au bout de ce terme, las de leurs efforts, ils prirent le parti de mettre la mer entre eux et leur ennemi, et ils passèrent dans l'île qu'ils avaient en face, à la distance d'un quart de lieue. Jusqu'alors cette île n'avait dû porter que peu d'habitations, vu la disette d'eau³¹. La nécessité fit surmonter cet inconvénient; l'on tâcha d'y obvier par des citernes, dont on trouve encore des restes en forme de caves voûtées, pavées et murées avec le plus grand soin³². Alexandre parut, et, pour satisfaire son barbare orgueil, Tyr fut ruinée; mais bientôt rétablie, ses nouveaux habitants profitèrent de la jetée par laquelle les Macédoniens s'étaient avancés jusqu'à l'île, et ils amenèrent l'aqueduc jusqu'à la tour où l'on puise encore l'eau. Maintenant que les arcades ont manqué, comment l'y trouve-t-on encore? La raison en doit être, que l'on avait ménagé dans leurs fondements des conduits secrets qui continuent toujours de l'amener des puits. La preuve que l'eau de la tour vient de *Rasel-àên* est qu'à cette source elle se trouble en octobre comme à la tour; qu'alors elle a la même couleur, et en tout temps le même goût. Ces conduits doivent être nombreux; car il est arrivé plusieurs voies d'eau près de la tour, sans que son puits ait cessé

³¹ Josèphe est en erreur lorsqu'il parle de *Tyr* au temps d'*Hiram* comme étant bâtie dans l'île. Il confond, à son ordinaire, l'état ancien avec l'état postérieur. Voyez *Antiq. Jud.* lib. 8, c. 5.

³² L'on en a récemment découvert une considérable en dehors du mur de la ville. L'on n'y a rien trouvé, et le Motsallam l'a fait refermer.

d'en fournir.

La puissance de Tyr sur la Méditerranée et dans l'Occident est assez connue; *Carthage*, *Utique*, *Cadix*, en sont des monuments célèbres. L'on sait que cette ville étendait sa navigation jusque dans l'Océan, et la portait au nord par delà l'Angleterre, et au sud par delà les Canaries. Ses relations à l'Orient, quoique moins connues, n'étaient pas moins considérables; les îles de *Tyrus* et *Aradus* (aujourd'hui *Barhain*), dans le golfe Persique, les villes de *Faran* et *Phœnicum Oppidum*, sur la mer Rouge, déjà ruinées au temps des Grecs, prouvent que les Tyriens fréquentèrent dès long-temps les parages de l'Arabie et de la mer de l'Inde; mais il existe un fragment historique qui contient à ce sujet des détails d'autant plus précieux, qu'ils offrent dans des siècles reculés un tableau de mouvements analogues à ce qui se passe encore de nos jours. Je vais citer les paroles de l'écrivain, avec leur enthousiasme prophétique, en rectifiant des applications qui jusqu'ici ont été mal saisies.

«Ville superbe, qui reposes au bord des mers! *Tyr!* qui dis: Mon empire s'étend au sein de l'Océan; écoute l'oracle prononcé contre toi! Tu portes ton commerce dans des îles (lointaines) chez les habitants de côtes (inconnues). Sous ta main les sapins de *Sanir*³³ deviennent des vaisseaux; les cèdres du *Liban*, des mâts; les peupliers de *Bisan*, des rames. Tes matelots s'asseyent sur le buis de *Chypre*³⁴ orné d'une marqueterie d'ivoire. Tes voiles et tes

³³ Peut-être le mont *Sannîne*.

³⁴ Buis de *Katim*. Divers passages confrontés prouvent que ce nom ne doit pas

pavillons sont tissus du beau lin de l'Égypte; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellas³⁵ (l'Archipel). *Sidon* et *Arouad* t'envoient leurs rameurs; *Djabal* (*Djebilé*), ses habiles constructeurs: tes géomètres et tes sages guident eux-mêmes tes proues. Tous les vaisseaux de la mer sont employés à ton commerce. Tu tiens à ta solde le *Perse*, le *Lydien*, l'Égyptien; tes murailles sont parées de leurs boucliers et de leurs cuirasses. Les enfants d'*Arouad* bordent tes parapets; et tes tours, gardées par les *Djimedéens* (peuple phénicien), brillent de l'éclat de leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négocier avec toi. *Tarse* envoie à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb. L'*Yonie*³⁶, le pays des *Mosques* et de *Teblis*³⁷, t'approvisionnent d'esclaves et de vases d'airain. L'*Arménie* t'envoie des mules, des chevaux, des cavaliers. L'Arabe de *Dedan* (entre Alep et Damas) voiture tes marchandises. Des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'*Araméen* (les Syriens)³⁸ t'apporte le rubis, la pourpre, les étoffes piquées, le lin, le corail et le jaspe. Les

s'appliquer à la Grèce, mais à l'île de Chypre, et peut-être à la côte de *Cilicie*, où le buis abonde. Il convient surtout à Chypre par son analogie avec la ville de *Kitium* et le pays des *Kitiens*, à qui *Eulalæus* faisait la guerre du temps de Salmanasar.

³⁵ En hébreu *aliché*, qui ne diffère en rien de *Hellas*, ancien nom de l'archipel conservé dans *Hellespont*.

³⁶ *Youn*, plaisamment travesti en *javan*, quoique les anciens n'aient point connu notre *ja*.

³⁷ *Tobel* ou *Teblis* s'écrit aussi *Teflis*, au nord de l'Arménie, sur la frontière de Géorgie. Ces mêmes cantons sont célèbres chez les Grecs pour les esclaves et pour le fer des *Chalybes*.

³⁸ Ce nom s'étendait aux Cappadociens et aux habitants de la Haute-Mésopotamie.

enfants d'*Israël* et de *Juda* te vendent le froment, le *baume*, la myrrhe, le raisiné, la résine, l'huile; et Damas, le vin de *Halboun* (peut-être *Halab*, où il reste encore des vignes) et des laines fines. Les Arabes d'*Oman* offrent à tes marchands le fer poli, la *cannelle*, le roseau aromatique; et l'Arabe de *Dedan* des tapis pour s'asseoir. Les habitants du désert et les *Kedar* payent de leurs chevreaux et de leurs agneaux tes riches marchandises. Les Arabes de *Saba* et *Ramé* (dans l'Yémen) t'enrichissent par le commerce des aromates, des pierres précieuses et de l'or³⁹. Les habitants de *Haran*, de *Kalané* (en Mésopotamie) et d'*Adana* (près de Tarse), facteurs de l'Arabe de *Cheba* (près de Dedan), de l'Assyrien et du *Kaldéen*, commercent aussi avec toi, et te vendent des châles, des manteaux artistement brodés, de l'argent, des mâtures, des cordages et des cédres; enfin les vaisseaux (vantés) de *Tarse* sont à tes gages. O *Tyr*, fière de tant de gloire et de richesses! bientôt les flots de la mer s'élèveront contre toi, et la tempête te précipitera au fond des eaux. Alors s'engloutiront avec toi tes richesses; avec toi périront en un jour ton commerce, tes négociants, tes correspondants, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes soldats et le peuple immense qui remplit tes murailles. Tes rameurs désertent tes vaisseaux; tes pilotes s'assièrent sur le rivage, l'œil morne contre terre. Les peuples que tu enrichissais, les rois que tu rassasiais, consternés

³⁹ Aussi Strabon dit-il, *lib.* 16, que les Sabéens avaient fourni tout l'or de la Syrie, avant que les habitants de Gerrha, près de l'embouchure de l'Euphrate, les eussent supplantés.

de ta ruine, jetteront des cris de désespoir. Dans leur deuil, ils couperont leurs chevelures; ils jetteront la cendre sur leur front dénudé; ils se rouleront dans la poussière, et ils diront: Qui jamais égala *Tyr*, cette reine de la mer?»—Les révolutions du sort, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des Musulmans, ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, *Sour*, réduit à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton en laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des Français de *Saïde*, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille.—A neuf lieues au sud de *Sour*, est la ville d'*Acre*, en arabe *Akka*, connue dans les temps les plus reculés sous le nom d'*Aco*, et postérieurement sous celui de *Ptolémaïs*. Elle occupe l'angle nord d'une baie, qui s'étend, par un demi cercle de trois lieues, jusqu'à la pointe du *Carmel*. Depuis l'expulsion des Croisés, elle était restée presque déserte; mais de nos jours les travaux de *Dâher* l'ont ressuscitée; ceux que *Djezzâr* y a fait exécuter depuis dix ans la rendent aujourd'hui l'une des premières villes de la côte. On vante la mosquée de ce pacha comme un chef-d'œuvre de goût. Son bazar, ou *marché* couvert, ne le cède point à ceux d'Alep même; et sa fontaine publique surpasse en élégance celles de Damas. Ce dernier ouvrage est aussi le plus utile; car jusqu'alors Acre n'avait pour toute ressource qu'un assez mauvais puits; mais l'eau est restée, comme auparavant, de médiocre qualité. L'on doit savoir d'autant plus de gré au pacha de ces travaux, que lui-même en a

été l'ingénieur et l'architecte: il fait ses plans, il trace ses dessins et conduit les ouvrages. Le port d'Acre est un des mieux situés de la côte, en ce qu'il est couvert du vent de nord et nord-ouest par la ville même; mais il est comblé depuis *Fakr-el-Dîn*. Djezzâr s'est contenté de pratiquer un abord pour les bateaux. La fortification, quoique plus soignée qu'aucune autre, n'est cependant d'aucune valeur; il n'y a que quelques mauvaises tours basses près du port qui aient des canons; encore ces pièces de fer rouillé sont-elles si mauvaises, qu'il en crève toujours quelques-unes à chaque fois qu'on les tire. L'enceinte du côté de la campagne n'est qu'un mur de jardin sans fossés.

Cette campagne est une plaine nue, plus profonde et moins large que celle de *Sour*; elle est entourée de petites montagnes qui s'étendent en tournant du cap Blanc au Carmel. Les ondulations du terrain y causent des bas-fonds où les pluies d'hiver forment des lagunes dangereuses en été par leurs vapeurs infectes. Du reste, le sol est fécond, et l'on y cultive avec le plus grand succès le blé et le coton. Ces denrées sont la base du commerce d'Acre, qui de jour en jour devient plus florissant. Dans ces derniers temps, le pacha, par un abus ordinaire en Turquie, l'avait tout concentré dans ses mains; l'on ne pouvait vendre de coton qu'à lui: l'on n'en pouvait acheter que de lui: les négociants européens ont eu beau réclamer les capitulations du sultan, Djezzâr a répondu qu'il était sultan dans son pays, et il a continué son monopole. Ces négociants sont surtout les Français, qui ont à Acre six comptoirs présidés par un consul: récemment il est survenu un

agent impérial, et depuis un an un agent russe.

La partie de la baie d'Acre où les vaisseaux mouillent avec le plus de sûreté, est au nord du mont *Carmel*, au pied du village de *Haifa* (*vulgo* Caiffe). Le fond tient bien l'ancre et ne coupe pas les câbles; mais le lieu est ouvert au vent de nord-ouest, qui est violent sur toute cette côte. Le Carmel, qui domine au sud, est un pic écrasé et rocailleux, d'environ 350 toises d'élévation. On y trouve, parmi les broussailles, des oliviers et des vignes sauvages, qui prouvent que jadis l'industrie s'était portée jusque sur cet ingrat terrain; sur le sommet est une chapelle dédiée au prophète Élie, d'où la vue s'étend au loin sur la mer et sur la terre. Au midi, le pays offre une chaîne de montagnes raboteuses, couronnées de chênes et de sapins, où se retirent des sangliers et des onces. En tournant vers l'est, on aperçoit à six lieues le local de *Nasra* ou *Nazareth*, célèbre dans l'histoire du christianisme: c'est un village médiocre, peuplé d'un tiers de musulmans, et de deux tiers de Grecs catholiques. Les PP. de Terre-Sainte, dépendants du grand couvent de Jérusalem, y ont un hospice et une église. Ils sont ordinairement les fermiers du pays. Du temps de *Dâher*, ils étaient obligés de faire à ce chaik un cadeau de mille piastres à chaque femme qu'il épousait, et il avait soin de se marier presque toutes les semaines.

A environ deux lieues au sud-est de *Nasra* est le mont *Tabor*, d'où l'on a l'une des plus riches perspectives de la Syrie. Cette montagne est un cône tronqué de quatre à cinq cents toises de hauteur. Le sommet a deux tiers de lieue de circuit. Jadis il

portait une citadelle; mais à peine en reste-t-il quelques pierres. De là l'on découvre au sud une suite de vallées et de montagnes qui s'étendent jusqu'à Jérusalem. A l'est, l'on voit comme sous ses pieds la vallée du *Jourdain* et le lac de *Tabarié*, qui semble encaissé dans un cratère de volcan. Au delà, la vue se perd vers les plaines du *Hauran*; puis tournant au nord, elle revient, par les montagnes de *Hasbêya* et de la *Qâsmié*, se reposer sur les fertiles plaines de la Galilée, sans pouvoir atteindre à la mer.

La rive orientale du lac de *Tabarié* n'a de remarquable que la ville dont elle porte le nom, et la fontaine d'eaux chaudes minérales qui en est voisine. Cette fontaine est située dans la campagne, à un quart de lieue de *Tabarié*. Faute de soin, il s'y est entassé une boue noire, qui est un véritable *éthiops martial*. Les personnes attaquées de douleurs rhumatismales trouvent des soulagements et même la guérison dans les bains de cette boue. Quant à la ville, ce n'est qu'un monceau de décombres, habité tout au plus par 100 familles. A sept lieues au nord de *Tabarié*, sur la croupe d'une montagne, est la ville ou le village de *Safad*

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.